

Burgscheidungen



101

102

103

104



L' A M I
DES
ADOLESCENS

PAR
MR. BERQUIN.

TOME SECOND.

A LEIPSIC
CHEZ GEORGE AUGUSTE GRIESHAMMER.
1799.



L. A. M. I.

1828

ADOLFESSEN

Mr. B. B. B.

TOMT B. B.

1828

and other books



L' A M I
DE
L' A D O L E S G E N C E.

FI! LE VILAIN CHARMANT!

CLAUDINE.

Lucette, as-tu vu le nouveau chien de
ma soeur?

LUCETTE.

Non pas encore, ma chère amie.

CLAUDINE.

Je te plains. C'est bien la plus drôle de
petite bête qu'il y ait au monde.

LUCETTE.

Est-il vrai? Comment s'appelle-t-il?

Tome IV.

A

CLAU-

6 FI! LE VILAIN CHARMANT!

CLAUDINE.

Charmant.

LUCETTE.

Voilà déjà un nom bien joli.

CLAUDINE.

Oh, il est encore plus charmant que son nom.

LUCETTE.

Et qu'a-t-il donc de si drôle?

CLAUDINE.

D'abord il n'est pas plus gros que mon poing.

LUCETTE.

Je les aime bien de cette petite espèce.

CLAUDINE.

Et puis on ne sait pour qui le prendre, si c'est un levrette on un épagueul.

LUCETTE.

Voilà qui est plaisant.

CLAU-

CLAUDINE.

Si tu voyois donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux et sur son museau, et la chienne de physionomie qui perce là-dessous. Il est à croquer.

LUCETTE.

Et de quelle couleur est-il, Claudine?

CLAUDINE.

Café au lait tendre.

LUCETTE.

Bon, c'est la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeuner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

CLAUDINE.

Tout sec?

LUCETTE.

Hélas, oui! Mais revenons à Charmant.

CLAU-

CLAUDINE.

Il sait plus de tours qu'un scaramouche. Il donne la patte, et il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

LUCETTE.

Que me dis-tu?

CLAUDINE.

Ensuite il fait comme s'il étoit mort. Il se couche tout de son long, et il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle, et il danse un menuet presque aussi bien que M. Rigaudon.

LUCETTE.

Vraiment, voilà un chien fort bien appris; mais Claudine, est-il aussi bien doux et bien tranquille, et ne fait-il mal à personne?

CLAUDINE.

Oh, c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la maison, il se met

FI! LE VILAIN CHARMANT! 9

met à japper contre lui comme un fou, et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

LUCETTE.

C'est bon pour la nuit; et encore si c'étoit à lui de garder la maison.

CLAUDINE.

Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal; et il ne lui voit rien manger qu'il n'aille, de jalousie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant.

LUCETTE.

Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait?

CLAUDINE.

Vraiment oui.

LUCETTE.

Et tu l'appelles Charmant?

CLAUDINE.

Il est si drôle et si gentil.

Lu-

LUCETTE.

Va, Claudine, je n'en voudrais pas avec sa gentillesse et ses espiègeries. Mon papa dit qu'on est toujours laid lorsqu'on a un mauvais coeur. Fi! le vilain charmant!

LE SOLEIL
ET LA LUNE.

La charmante soirée! viens, Antonin, disoit M. Verteuil à son fils. Regarde. Le soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau! Nous pouvons l'envisager maintenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il étoit au plus haut de sa course. Comme les nuages sont beaux aussi autour de lui; ils sont de couleur de soufre, de couleur d'écarlate et de couleur d'or. Mais vois-tu avec quelle vitesse il descend? Déjà nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, soleil, jusqu'à demain au matin.

A présent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi derrière les arbres? Est-ce un feu? Non, c'est la lune. Elle est bien grande. Et comme elle est rouge! On diroit qu'elle est pleine de sang. Elle est toute ronde aujourd'hui, parce que c'est pleine lune. Elle ne sera pas si ronde demain au soir. Elle perdra encore un morceau après demain, un autre morceau le jour suivant, et toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu seras au lit. Et de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite nouvelle lune, et tu la verras dans l'après-midi. Elle sera d'abord bien petite; mais elle deviendra chaque jour plus grande et plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours elle soit tout-à-fait pleine comme aujourd'hui; et tu la verras encore se lever derrière les arbres.

ANTO-

ANTONIN.

Mais, mon papa, comment le soleil et la lune se tiennent-ils tout seuls en l'air? je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. VERTUEIL.

Tranquillise-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Ecoute, en attendant, ce que l'un et l'autre t'adressent par ma bouche.

Le soleil dit d'une voix éclatante: Je suis le roi du jour. Je me lève dans l'Orient, l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée; je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, et je te dis: Paresseux, lève-toi; je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans le sommeil. Je brille pour que tu te lèves et que tu travailles.

Je suis le grand voyageur; je marche comme un géant à travers toute l'étendue des cieux. Jamais je ne m'arrête, et je ne suis jamais fatigué.

J'ai-

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'univers, et tout ce qu'ils frappent, brille d'éclat et de beauté.

Je donne la chaleur aussi bien que la lumière. C'est moi qui mûris les fruits et les moissons. Si je cessois de régner sur la nature, rien ne croîtroit dans son sein; et les pauvres humains mourroient de faim et de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très-haut dans les cieux, plus haut que les montagnes et les nuages. Je n'aurois qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreroient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légère qu'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'univers! Il y a six ans qu'Antonin ne vivoit pas encore. Antonin n'étoit pas au monde; mais le soleil y étoit. J'y étois, lorsque ton papa et ta maman ont reçu la vie, et bien des milliers d'années encore auparavant; cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, et j'enveloppe ma tête de nuages

ges argentés; alors tu peux soutenir mes regards; mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserois porter sur moi la vue; j'éblouirois tes yeux, je t'aveugleroïis. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un oeil immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aile vigoureuse, et se perd dans mes rayons, en m'apportant son hommage. L'alouette suspendue au milieu des airs chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, et réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq resté sur la terre y proclame mon retour d'une voix perçante; mais la chouette et le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, et vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vu s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, et s'écrouer ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mou

Mon empire n'est pas borné, comme celui des rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle et la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'univers.

La lune dit d'une voix tendre: Je suis la reine de la nuit; j'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumière, lorsque le soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril; car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir, et je ne te brûle jamais; je laisse même briller dans l'herbe les petits vers luisans, à qui le soleil dérober impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je suis plus lumineuse que les étoiles, et je paroïs dans leur foule comme une grosse perle entourée de plusieurs petits diamans étincelans.

Lorsque tu es endormi, je me glisse sur un rayon d'argent à travers tes rideaux, et je te dis: Dors, mon petit ami, tu es fatigué; je ne troublerai point ton sommeil.

Le

endit

Le rossignol chante pour moi, c'est lui qui chante le mieux de tous les oiseaux. Perché sur un buisson, il remplit la forêt de ses accens aussi doux que ma lumière, tandis que la rosée descend légèrement sur les fleurs, et que tout est calme et silencieux dans mon empire.

LE ROSIER A CENT FEUILLES,
ET
LE GENET D'ESPAGNE.

Qui veut me donner un petit arbre pour mon jardin, disoit un jour Frédéric à ses frères et à sa soeur.

(Leur papa leur avoit cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

Ce n'est pas moi, répondit Auguste; ni moi, répondit Julien. C'est moi, c'est moi, répondit Joséphine. Quel est celui que tu veux?

Un rosier! s'écria Frédéric. Vois tu le mien, le seul qui me reste? Il est tout jauni.

Viens

Viens en choisir un toi-même, dit Joséphine. Elle conduit son frère au petit carré qu'elle cultivoit; et lui montrant un beau rosier: Tiens Frédéric, dit-elle, tu n'as qu'à le prendre.

FREDERIC.

Comment! tu n'enas que deux, et c'est le plus beau que tu me donnes? Non, non, ma soeur: voici le plus petit; c'est précisément celui qu'il me faut.

JOSEPHINE.

Quel plaisir aurois-je à te le donner? il ne te produiroit peut-être pas des fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre, et je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Frédéric, transporté de joie, emporta le rosier, et Joséphine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avoit vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de genêt d'Espagne, et il le planta dans le jardin de Joséphine, à la place que venoit de quitter son rosier.

Ceux

Ceux qui ont un mauvais coeur n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de mai arriva, les rosiers d'Auguste et de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric, au contraire, cultivé par ses mains et par celles de Joséphine, porta les plus belles roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-tems qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une rose à donner à sa soeur pour mettre dans son sein, et une autre pour placer dans ses cheveux.

Le genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement. On en respiroit l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut et assez épais pour que Joséphine y trouvât de l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venoit quelquefois l'y trouver, et lui racontoit des histoires qui tantôt la faisoient rire aux éclats, et tantôt faisoient couler de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se sourioit à elle-même un moment après.

En

En voici une qu'il lui raconta un jour, en se rappelant sa générosité envers son frère, pour lui montrer que ce noble sentiment reçoit quelquefois sa récompense de la part de ceux qu'on oblige, sans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de son coeur.

LES BOUQUETS.

Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir des premières fleurs du printemps. Ils avoient tous deux à la main leur déjeuner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant dans ses bras un petit garçon qui paroissoit mourir de faim.

Ah! mon cher monsieur, dit-elle à Gaspard qui marchoit le premier, donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh, j'ai bien faim moi-même, répondit Gaspard, et il continua sa route en croquant son déjeuner.

Que

Que fit Eugène? Il avoit aussi bon appétit que son camarade; mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain, et il reçut en échange de la mère mille et mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, et lui aida à cueillir des fleurs dont l'odeur suave le délassoit de la fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvoit se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avoit qu'un si petit, qu'il eut honte de le produire, et qu'il le jetta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là, un autre enfant fut de la partie. C'étoit le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'aperçut qu'il avoit perdu une boucle de ses souliers, et il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Cas-

Gaspard répondit: Je n'ai pas le tems, et il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchoit çà et là, courbé vers la terre, et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe: il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit, et ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avoit aidé dans sa peine, et il n'en donna aucune à celui qui avoit refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, et Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyoit être plus heureux le troisième jour. Il marchoit d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étoient-ils entrés dans la prairie, que voicile petit garçon à qui Eugène avoit donné son pain, qui vient à sa rencontre, et lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avoit cueillies toutes fraîches encore de rosée,

Gas-

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes ; mais le moyen d'en trouver. Le petit garçon s'étoit levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédens.

Comme ils s'en retournoient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin.

Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service, et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrois être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous diroit de jolis contes, et qu'il joueroit lui-même avec nous.

Viens, suis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami, et le suivit dans son jardin. Et Gaspard ? Il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui. On ne l'avoit pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres.

Il

Il ne tarda guères à se corriger, et il seroit devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avoit toujours mis plus de grace dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avoit prise dès sa plus tendre enfance.

LE CADEAU.

C'est bientôt la fête de mon frère Denis, disoit un jour la petite Victoire à madame Saint-Marcel sa mère. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un cadeau?

Mme. SAINT-MARCEL.

Je le pourrois sans doute, ma fille; mais j'aime bien autant lui faire ce cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner? Et puis fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire cadeau, c'est moi qui fais le cadeau et non pas toi.

Vic-

VICTOIRE.

Cela est vrai, maman; mais je voudrais pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

Mme. SAINT-MARCEL.

Hé bien, Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre? N'as-tu pas quelque chose à toi? Ton petit oranger, par exemple?

VICTOIRE.

Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets?

Mme. SAINT-MARCEL.
Et ton agneau?

VICTOIRE.

O maman! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié et qui mesuit par-tout!

Mme. SAINT-MARCEL.
Et tes tourterelles?

Vic-

VICTOIRE.

Vous savez bien que je les ai nourries
au sortir de l'oeuf. Ce sont mes enfans
à moi.

Mme. SAINT-MARCEL.

Tu n'as donc rien à donner à ton frère?

VICTOIRE.

Pardonnez-moi, maman.

Mme. SAINT-MARCEL.

Et quoi donc?

VICTOIRE.

Vous souvenez-vous de cette bourse à
glands et à paillons d'or que ma tante m'a
donnée pour mes étrennes? Elle est bien
belle, au moins!

Mme. SAINT-MARCEL.

Cela est vrai, mais penses-tu que ce
présent fût bien agréable à ton frère? Il
ne peut en faire usage de long-tems. Tu
te rappelles bien que toi-même, lorsque tu
la reçus, tu la serras dans le fond d'un ti-

Tome IV.

B

roir,

roir, pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

VICTOIRE.

Mais maman, c'est toujours un joli cadeau!

Mme. SAINT-MARCEL.

Non, ma fille, un joli cadeau, c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-mêmes, et qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE.

Faut-il donc que je donne à mon frère tout ce que j'aime?

Mme. SAINT-MARCEL.

Non, tu peux donner autant, ou si peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié et de la grace.

VICTOIRE *(réfléchit pendant quelques moments, et elle dit:)*

Hé bien, je cueillerai pour le bouquet de mon frère, les plus jolies fleurs de mon
oran-

oranger, et je lui ferai présent de mon agneau.

Mme. SAINT-MARCEL.

Fort bien, Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE.

Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci, sortir avec mon frère, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre commé moi. De cette manière, l'agneau sera déjà familier avec lui, quand je le lui donnerai, et mon frère ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

Mme. SAINT-MARCEL.

Embrasse-moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorsqu'elle est donnée avec grace. Tu ne pouvois nous causer une plus grande joie à moi ni à ton frère.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire avec vivacité.

B 2

Tu

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, reprit madame Saint-Marcel; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête; et je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira dans le jardin, à ton frère et à ses meilleurs amis.

Victoire baisa, avec transport, la main de sa maman; et de ce pas, elle courut faire des rosettes, d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau, le jour qu'elle le présenteroit à son frère.

LES CERISES.

Julie et Firmin obtinrent un jour de madame Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance par leur réserve et par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque tems avec cette gaieté paisible à laquelle il est si facile de reconnoître les enfans bien élevés.

Contre

Contre les murs du jardin étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la première fois. Ses fruits se trouvoient en très-petite quantité; mais ils n'en étoient que plus beaux.

Madame Dumesnil n'en avoit point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs: elle les réservoir pour le retour de son mari, qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étoient accoutumés à l'obéissance, et qu'elle leur avoit sévèrement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espèce de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger sans sa permission, elle avoit cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie et Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promènèrent lentement le long des murs du verger. Il regardoient les beaux fruits suspendus aux arbres, et s'en réjouissoient.

Ils arrivèrent bientôt devant le cerisier. Une légère secousse de vent avoit fait tomber

ber à son pied toutes ses plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir; il les ramassa, mangea les unes et donna les autres à sa soeur, qui les mangea aussi.

Ils en avoient encore les noyaux dans leur bouche, lorsque Julie se rappela la défense que leur avoit faite leur maman, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnoit.

Ah! mon frère, s'écria-t-elle, nous avons été désobéissans, et maman se fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire?

FIRMIN.

Mamann'en saura rien, si nous voulons.

JULIE.

Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

FIRMIN.

Oui, mais nous avons été désobéissans, et jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

JULIE.

JULIE.

Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous; et alors il ne nous arrive plus de sitôt d'oublier ce qui nous est permis et ce qui nous est défendu.

FIRMIN.

Oui, ma soeur; mais elle est toujours fâchée de nous punir; et cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

JULIE.

Et à moi aussi. Mais ne le sera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre coeur? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appellera ses chers enfans et que nous ne le mériterons plus?

FIRMIN.

Ah! ma soeur, que nous serions de petits monstres! Allons, allons la trouver et lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils

Ils s'embrassèrent l'un l'autre, et ils allèrent trouver leur maman, en se tenant par la main.

Ma chère maman, dit Julie, nous venons de vous désobéir; nous avons oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité: mais ne vous mettez pas en colère; nous aurions de la peine, si cela vous donnoit du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, et sans chercher à s'excuser.

Madame Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savoit bien que sur des enfans nés avec une belle ame, le souvenir des bontés d'une mère, fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.

LA PETITE BABILLARDE.

Leonor étoit une petite fille pleine d'esprit et de vivacité. A l'âge de six ans, elle manioit déjà l'aiguille et les ciseaux avec beaucoup d'adresse; et toutes les jarretières de ses parens étoient de sa façon. Elle savoit aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentoit. Les lettres de son écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes, de moyennes et de petites dans le même mot, les unes penchées en avant, les autres en arrière, et ses lignes n'alloient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étoient pas moins contents de son obéissance, que ses maîtres ne l'étoient de son application. Elle vivoit dans la plus douce union avec ses soeurs, traitoit

toit les domestiques avec affabilité, et ses compagnes avec toutes sortes d'égards et de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venoient pour la première fois dans la maison, en paroisoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités, de talens et de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit et la bonté de son coeur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'univers.

Lorsque, par exemple, elle prenoit le matin son ouvrage, il falloit d'abord qu'elle dit: Oho, il est bien tems de se mettre en besogne. Que diroit maman si elle me trouvoit les bras croisés? O mon Dieu, le grand morceau que j'ai à coudre. Mais, Dieu merci, je ne suis pas manchotte, et je saurai bien en venir à bout. Ah, voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, qua-

quatre, cinq, six, sept, huit, neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à l'heure de mon clavecin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman, en récompense, me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soient les dragées. Ah, si Dorothée venoit aujourd'hui, je lui ferois voir ma belle garniture. Elle est assez drôle, cette petite Dorothée, mais elle aime trop à parler, on n'a pas le tems de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé? Ma soeur, n'as-tu pas vu mon dé? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie. Sans dé, on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt. Le doigt vous saigne, cela fait grand mal, et puis votre ouvrage est tout sali. Justine, Justine, où es-tu donc? N'as-tu pas vu mon dé? Mais non, le voilà tout embarricoté dans mon écheveau.

C'est

C'est ainsi que la petite créature dégoisoit impitoyablement toute la journée. Quand son père et sa mère s'entretenoient ensemble de choses intéressantes, elle venoit étourdiment se jeter à travers de leurs discours. Souvent à dîner, elle en étoit encore à sa soupe, lorsque les autres avoient presque fini leur repas. Elle oublioit le boire et le manger pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenoit plusieurs fois, le jour de ce défaut; les avis et les reproches étoient également inutiles. Les humiliations ne réussissoient pas mieux. Comme personne ne pouvoit s'entendre auprès d'elle, on l'envoyoit toute seule dans sa chambre. Aux repas, on prit le parti de la mettre séparément à une petite table, aussi loin qu'il étoit possible de la grande. Léonor étoit affligée, mais elle ne se corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvoit s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle auroit lié conversation avec sa fourchette et son couteau.

Que

Que gaignoit-elle donc à suivre cette malheureuse habitude? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications et de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'étoit dans l'automne. Le tems étoit superbe; et il n'est guère possible de se représenter l'abondance qu'il y avoit cette année, de pommes, de poires, de pêches et de raisins.

Léonor s'étoit figurée qu'elle accompagneroit ses parens. Elle fût bien surprise, lorsque son père ordonnant à ses petites soeurs, Julie et Cécile, de se préparer, lui annonça que pour elle, il falloit qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Ah, ma chère maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colère contre moi? Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colère, mais il est impossible de tenir à ta société! Tu troublerois tous nos plaisirs par un bavardage continu.

Faut-

Faut-il donc que je ne parle jamais? reprit Léonor.

Ce défaut, lui répliqua sa mère, seroit aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, et ne pas couper sans cesse la parole à tes parens et à des personnes plus âgées et plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose d'utile à ton instruction, il faut le demander nettement et en peu de mots; et si tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même, si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raisons, n'auroit pas manqué de paroles pour se justifier; mais elle entendit son papa qui appeloit sa femme, et Julie, et Cécile. La voiture étoit déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant; et son oeil plein de larmes, suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin, et passa une demi-heure à pleurer.

Mau.

Maudite langue ! s'écrioit-elle. C'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ses parens revinrent. Ses soeurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix et de raisins. Comme elles avoient le coeur excellent, elles se firent un plaisir de partager avec Léonor; mais Léonor étoit si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, et lui dit: Ah! mon papa, pardonnez-moi de vous avoir mis dans la nécessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un et l'autre. Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à table avec les autres.

Elle parla très-peu, et tout ce qu'elle dit fut plein de grace et de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui, d'impatience et de démangeaison, rouloit çà et là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible et moins encore les jours suivants.

vans. Peu-à-peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil; et on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble et l'ennui.

MAIN CHAUDE.

LE CADET, L'AINÉ.

LE CADET.

Mon frère, voilà tous nos camarades qui se retirent: mais je me sens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous?

L'AINÉ.

Nous ne sommes que deux. Il n'y aura guère de plaisir.

LE CADET.

Cela ne fait rien; jouons toujours.

L'AINÉ.

Mais à quoi?

LE

LE CADET.

A Colin-maillard, par exemple.

L'AINÉ.

Bon; cela ne finiroit pas. C'en'est pas comme dans une foule où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses gardes. Mais quand on n'est que deux, on ne pense qu'à cela: on évite trop aisément. Et puis, si je t'attrapois, jesaurois à coup sûr qui j'auerois pris.

LE CADET.

Tu as raison. Hé bien, jouons à la main chaude.

L'AINÉ.

Tu vois bien que ce sera la même chose. Il est trop facile de deviner.

LE CADET.

Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'AINÉ.

Je ne demande pas mieux pour te satisfaire. Tiens, si tu veux, je ferai main chaude le premier.

LE

LE CADET.

Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux, et mets ton autre main sur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas au moins?

L'AINÉ.

Non, sois tranquille. Allons.

LE CADET (*donnant son coup*),
Pan! qui a frappé?

L'AINÉ (*se relevant*).

Eh! c'est toi.

LE CADET.

Oui. Mais de quelle main?

L'Ainé ne s'attendoit pas à cette question. Il fut embarrassé. Il nomma au hasard la main droite. C'étoit de la gauche que son frère l'avoit frappé.

L'OI-

L'OISEAU
DU BON DIEU.

MME. MONVAL, PAULINE
ET EUGENIE, SES FILLES.

Mme. MONVAL.

Où as-tu donc mis ton argent, Eugénie?

EUGENIE.

Je l'ai donné, maman.

Mme. MONVAL.

Et à qui, ma fille?

EUGENIE.

A un méchant petit garçon.

Mme. MONVAL.

Pour qu'il devint meilleur, sans doute?

EUGENIE.

EUGENIE.

Oui, maman. N'est-il pas vrai que les oiseaux appartiennent au bon Dieu?

Mme. MONVAL.

Oui, comme nous-mêmes, et toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

EUGENIE.

Hé bien, maman, ce maling garçon avoit dérobé un oiseau au bon Dieu, et il le portoit pour le vendre. Le pauvre oiseau croit de toutes ses forces; et le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendit et ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mme. MONVAL.

Et toi, Eugénie?

EUGENIE.

Moi, maman? j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendit au bon Dieu son oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise.

(Elle saute de joie.)

Mme.

Mme. MONVAL.

Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon coeur.

EUGENIE.

Le petit garçon peut avoir fait cette malice parce qu'il avoit besoin d'argent.

Mme. MONVAL.

Je le crois aussi.

EUGENIE.

Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avois, moi qui n'en avois pas besoin.

PAULINE.

Nous avons eu là-dessus une petite dispute, maman. Eugénie a donné, sans compter, toute sa bourse; et il y avoit bien de quoi payer dix oiseaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir, pour faire son prix.

EUGENIE.

Qui de nous deux a raison, maman?

Mme.

Mme. MONVAL.

Cen'est pas tout-à-fait toi, mon coeur.

EUGENIE.

Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne falloit jamais balancer à faire le bien?

Mme. MONVAL.

Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire; mais qu'il falloit aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il seroit en notre pouvoir. Par exemple, aujourd'hui, puisque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour racheter le pauvre oiseau, il falloit réserver le reste pour une pareille occasion. Car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des oiseaux du bon Dieu, et que tu n'eusses plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurois-tu fait?

EUGENIE.

Maman, j'eserois venue t'en demander.

Mme. MONVAL.

Et si je n'en avois pas eu moi-même?

Eu-

EUGENIE.

Ah, tant pis.

Mme. MONVAL.

Tu vois donc que ta soeur te donnoit un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet oiseau dans le monde à qui tu pouvois donner des secours?

EUGENIE.

Ah, je ne pensois qu'à lui dans ce moment. Si tu avois vu comme il avoit l'air de souffrir! Si tu l'avois vu ensuite comme il paroissoit content quand on lui a donné la volée! Il étoit si étourdi de sa joie, qu'il ne savoit où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercheroit pas à le rattraper.

Mme. MONVAL.

Tu as toujours fait le bien, ma fille; et en récompense, voici ton argent.

Eu-

EUGENIE.

O maman, je te remercie.

Mme. MONVAL.

Voilà encore un baiser par-dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuse petite personne de l'univers.

LE MENTEUR
CORRIGE PAR LUI-MEME.

Le petit Gaspard étoit parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisoit rien de mal; ainsi il n'avoit aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivoit quelque malheur, comme de casser une vitre ou de faire une tache à son habit, il alloit tout de suite Pavouer à son papa. Celui-ci avoit la bonté de
lui

lui pardonner, et il se contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit cousin Robert vint le trouver. Celui-ci étoit un fort méchant garçon. Gaspard, qui vouloit amuser son ami, lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien; mais à condition que chaque partie seroit d'une pièce de deux sous. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avoit défendu de jouer de l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les prières de Robert; et il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte; il se retira dans un coin et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence? lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse.

GASPARD.

C'est le petit Robert, mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. GASPARD.

Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent?

GASPARD.

Non, mon papa.

M. GASPARD.

Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

GASPARD.

C'est que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna, dans ce récit, un peu de mensonge; mais il cacha son mécontenten-

contentement, et il alla aussitôt chez son voisin. Lorsqu'il aperçut le petit Robert, il affecta de sourire, et lui dit: Hé bien, mon enfant, tu as donc été bien-heureux aujourd'hui au domino? Oui, monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils?
Ving-quatze sous.

Et t'a-t-il payé?

Eh mais, sans doute. Oh, oui, je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris: je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison, et je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, et lui fit voir un très-beau portecrayon, dont son oncle lui avoit fait présent. Robert en eut envie, et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie et ses raquettes: mais comme il vit que Gaspard ne vou-

loit s'en défaire à aucun prix, il enfonce son chapeau sur ses yeux, et dit effrontément: Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'étoit un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher; et comme Gaspard le tenoit fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit ses genoux sur la poitrine, et lui donna des coups de poing dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard entra chez lui, le nez tout sanglant, et les cheveux, à moitié arrachés. Ah, mon papa, s'écria-t-il, d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son père lui répondit: va, menteur, tu l'as joué sans doute au domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, et qui as mis ta chevelure en désordre, pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité
de

de son récit. Je ne crois plus, lui dit son père, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard, confondu, se retira dans sa chambre, et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain il alla trouver son père, et lui demanda pardon. Je reconnois, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie; ne me faites pas davantage l'affront de vous dénier de mes paroles.

Son père m'assuroit, l'autre jour, que depuis ce moment il n'étoit pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, et que de son côté il l'en récompensoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni assurance, ni protestation. C'étoit assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'ils s'en tint aussi sûr, que s'il l'avoit vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié!

LE SECRET DU PLAISIR.

Je voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disoit la petite Laurette à madame Durval sa mère.

Mme. DURVAL.

Quoi! pendant la journée entière?

LAURETTE.

Mais oui, maman.

Mme. DURVAL.

Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE.

De jouer, maman? Oh que non! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle

elle étoit seule, car ses soeurs devoient être occupées avec leurs maîtres, jusqu'à l'heure du diner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise, et elle se trouva fort heureuse, durant une heure entière. Peu-à-peu le plaisir qu'elle goûtoit commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avoit déjà manié cent fois tour-à-tour chacun de ses joujoux, et ne savoit plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade.

Elle courut vers sa mère, et la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, et de jouer avec elle. Malheureusement, madame Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer; et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentit.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, et elle attendit, en baillant, l'heure où ses soeurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva; Laurette courut au-devant d'elles, et leur dit d'une voix plaintive, combien le tems lui avoit paru long,

long, et avec quelle impatience elle les avoit désirées.

Elles commencèrent aussitôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite soeur, qu'elles aimoient fort tendrement.

Hélas! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étoient usés pour elle, et de ce qu'ils ne lui causoient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avoient sûrement complotté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adelaïde, sa soeur aînée, jeune demoiselle de dix ans, très-sensée et très-raisonnable, lui prit la main, et lui dit avec amitié:

Regarde nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous sommes, et je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE.

Et qui est-ce donc, ma soeur? Je ne devine pas.

ADE-

ADELAÏDE.

C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Qui, Laurette, c'est toi; car tu le vois bien, ces jeux nous amusent encore, quoique nous les ayons joués, même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler, et ils nous paroissent tout nouveaux. Si tu avois gagné par le travail l'appétit du plaisir, il te seroit certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette, qui, tout enfant qu'elle étoit, ne manquoit pas de raison, fut frappée du discours de sa soeur. Elle comprit que, pour être heureuse, il falloit mélanger adroitement les exercices utiles et les délassemens agréables. Et je ne sais si depuis cette aventure, une journée de plaisir ne l'auroit pas encore plus effrayée, qu'un jour entier de légères occupations de son âge.

LES

LES TULIPES.

Lucette avoit vu pendant deux étés de suite, dans le jardin de son père, une planche de tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avoit souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne dernière, elle vit son père qui s'amusoit à bêcher la terre de la plate-bande, et y enfonçoit des oignons.

Ah, mon papa, s'écria-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous? Gâter ainsi toute notre planche de tulipes! et au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains oignons pour la cuisine.

Son père lui répondit qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire; et il alloit lui apprendre que c'étoit de ces oignons que sortiroient l'année suivante, des tulipes nouvelles;

velles ; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes , et ne voulut rien écouter.

Comme son père vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison , il la laissa s'appaiser d'elle-même , et continua son travail , tandis qu'elle se retiroit en gémissant.

Toutes les fois que , pendant l'hiver , la conversation tomba sur les fleurs , Lucette soupiroit , et pensoit en elle-même qu'il étoit bien dommage que son père eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours , et le printemps vint balayer de la terre la neige et les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh ! qui pouvoit l'y attirer , puisqu'il ne devoit plus lui offrir sa superbe parure.

Un jour , cependant , elle y entra sans réflexion. Dieu ! de quels transports de surprise et de joie elle fut agitée , lorsqu'elle vit la planche de tulipes , plus belle encore que l'année précédente.

Elle resta d'abord immobile et muette d'admiration. Enfin , elle se jetta dans les bras de son père , en s'écriant : Ah , mon
papa,

papa, que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons, pour remettre à leur place, ces belles fleurs que j'aime tant.

Tu ne me dois point de reconnaissance, lui répondit son père; car ces belles fleurs que tu aimes tant, ne sont venues que de mes tristes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en vouloit encore rien croire, lorsque son père tira proprement de la terre une des plus belles tulipes, avec l'oignon d'où sortoit la tige, et la lui présenta.

Lucette, confondue, lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille, lui répondit son père, pourvu que tu reconnoisses combien les enfans risquent de se tromper en voulant juger d'après leur ignorance, les actions des personnes expérimentées.

Oh oui, mon papa, répondit Lucette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres, je me souviendrai des tulipes et des oignons.

Je

Je suis bien aise, mes chers amis, de vous avoir raconté cette histoire ; car vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant, pour ne l'avoir pas sué.

LES FRAISES
ET
LES GROSEILLES.

Le petit Anselme avoit entendu dire à son père que les enfans ne savoient rien de ce qui pouvoit leur convenir, et que toute leur sagesse étoit de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avoit pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avoit-il oubliée.

On avoit partagé entre son frère Prosper et lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avoit été permis d'y semer ou d'y planter tout ce qu'ils voudroient.

Pros-

Prosper se souvenoit à merveille de l'instruction de son père. Il alla trouver le jardinier, et lui dit: Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, et comment il faut m'y prendre.

Rufin lui donna des oignons et des graines choisies. Prosper courut aussitôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux et de les diriger.

Anselme levoit les épaules de la docilité de son frère. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous?

Ei donc, lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons. Il alla cueillir des fleurs et les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étoient fanées, et penchoient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manoeuvre. C'étoit en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, et la terre ne tarda guères à se couvrir d'orties et de chardons.

Vers

Vers le milieu du printemps, il aperçut sur le terrain de son frère, quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbe. Il s'approcha: c'étoient des fraises du plus beau pourpre, et d'un goût exquis. Ah, s'écria-t-il, si j'en avois aussi planté dans mon jardin!

Quelque tems après, il vit de petites graines, d'une couleur vermeille, qui pendoient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha: c'étoient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissoit le coeur. Ah, s'écria-t-il encore, si j'en avois planté dans mon jardin!

Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis des personnes plus expérimentées que vous.

LES

LES EGARDS
ET
LA COMPLAISANCE.

Emilie, Victoire, Joséphine et Sophie avoient une gouvernante qui les aimoit avec la tendresse d'une mère. Cette sage institutrice s'appeloit mademoiselle Boulon.

Son désir le plus ardent, étoit que ses élèves fussent bonnes, afin d'être heureuses ; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, et qu'elles en jouissent sans trouble et sans altération,

Une tendre indulgence et une justice rigoureuse étoient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eût à pardonner, soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les

Les quatre petites filles commencèrent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elles se remontoient doucement leurs fautes, se pardonnoient leurs offenses, partageoient toutes leurs joies, et ne pouvoient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur, à l'instant même où ils en goûtent les charmes. Et de quel avantage il est pour eux, de vivre toujours sous un oeil éclairé par la tendresse et par la prudence.

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque tems, de ses disciples. Des intérêts de famille l'appeloient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au désir de terminer promptement ses affaires; et à peine un mois s'étoit écoulé, qu'elle étoit déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfans.

Si l'une demandoit le plus léger service à une autre, celle-ci la refusoit avec aigreur;
de-

de-là suivoient des rebuffades et des querelles. La gaité naïve qui présidoit à leurs jeux, et qui assaisonna jusqu'à leurs travaux, s'étoit changée en humeur et en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix et d'union qui animoient leurs entretiens, on n'entendoit que des gronderies éternelles. Joséphine témoignoit-elle le désir d'aller jouer dans le jardin, ses soeurs trouvoient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'étoit assez qu'une chose fit plaisir à l'une d'elles, pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que, non contentes de se refuser toute espèce de complaisances, elles cherchoient encore à se mortifier par des reproches désagréables, mademoiselle Boulon, qui étoit témoin de cette scène, en fut si affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de préférer une parole, et se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées, les plaisirs de la concorde et d'un mutuel attachement.

Son

Son esprit étoit encore occupé de ces affligeantes pensées, lorsque les enfans entrèrent chez elle d'un air triste et grognon, en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusoit les autres d'en être la cause; et elles pressèrent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, et leur dit: Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, et je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin, et commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée; mais la poupée ne savoit que répondre: elle n'avoit pas d'histoires à lui faire à son tour: et ses soeurs jouoient dans leur particulier.

Jose-

Joséphine pousoit un volant, mais personne n'applaudissoit à son adresse; elle n'avoit personne pour le lui renvoyer; ses soeurs jouoient dans leur particulier.

Emilie auroit bien voulu s'amuser à son jeu favori, (je vous vends mon corbillon). Mais à qui le faire passer de main en main? Ses soeurs jouoient en leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avoit le projet de donner un grand repas à ses amies. Elle devoit envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres? Ses soeurs jouoient en leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune auroit cru se compromettre, en se rapprochant des autres, et gardoit fièrement sa solitude et son ennui. Cependant le jour alloit finir. Elles retournèrent encore vers mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venoient de faire l'épreuve.

Je n'en sais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous saviez vous-mêmes autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, si
vous

vous le désirez, je puis le rappeler aisément à votre souvenir.

Oh, nous le voulons de tout notre cœur, s'écrièrent-elles ensemble. Et elles étoient attentives à saisir le premier mot qui sortiroit de sa bouche.

C'est la complaisance et les égards que se doivent des soeurs. O mes chères amies, combien vous vous êtes rendues malheureuses, et moi aussi, depuis que vous l'avez oublié!

Elle s'arrêta, à ces mots, interrompue par ses soupirs, et des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues.

Les petites filles restèrent étonnées et muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras: elles s'y jettèrent, et lui promirent de s'aimer et de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries et des querelles, c'étoient des prévenances délicates qui charmoient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices et l'ornement.

LE NID
DE FAUVETTE.

Maman, maman, s'écrioit un soir Symphorien, en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mère! Voyez, voyez ce que je tiens dans mon chapeau.

Mme. BLEVILLE.

Ha, ha! c'est une fauvette. Où l'as-tu donc trouvée?

SYMPHORIEN.

J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me suis glissé tout doucement près du buisson, et ayant que l'oiseau s'en doutât, paff! je l'ai saisi par les ailes.

Mme.

LE NID DE FAUVETTE. 71

Mme. BLEVILLE.

Est-ce, qu'il étoit seul dans son nid?

SYMPHORIEN.

Ses enfans y étoient aussi, maman. Ah! ils sont si petits, qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

Mme. BLEVILLE.

Et que veux-tu faire de cet oiseau?

SYMPHORIEN.

Je veux le mettre dans une cage que j'accrocherai dans notre chambre.

Mme. BLEVILLE.

Et les pauvres petits?

SYMPHORIEN.

Oh, je veux aussi les prendre, et je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Mme. BLEVILLE.

Je suis fâchée que tu n'en aies pas le tems.

SYM-

SYMPHORIEN.

Oh, ce n'est pas loin. Tenez, vous savez bien le grand cerisier? C'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

Mme. BLEVILLE.

Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre. Les soldats sont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN.

Des soldats? pour me prendre?

Mme. BLEVILLE.

Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton père, et la garde qui l'a emmené, a dit qu'elle alloit revenir pour se saisir de toi et de ta soeur, et vous conduire en prison.

SYMPHORIEN.

Hélas, mon Dieu, que veut-on faire de nous?

Mme. BLEVILLE.

Vous serez renfermés dans une petite loge, et vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

SYM-

SYMPHORIEN.

O le méchant roi!

Mme. BLEVILLE.

Il ne vous fera pas de mal. On vous servira tous les jours à manger et à boire. Vous serez seulement privés de votre liberté, et du plaisir de me voir.

(Symphorien se met à pleurer.)

Mme. BLEVILLE.

Hé bien, mon fils, qu'as-tu donc? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé, quand on a toutes les nécessités de la vie?

(Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.)

Mme. BLEVILLE.

Le roi en agit envers ton père, ta soeur et toi, comme tu en agis envers l'oiseau et ses petits. Ainsi, tu ne peux l'appeler méchant sans prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN *(en pleurant)*.

Oh, je vais lâcher la sauvette.

Tome IV.

D

(11

(Il ouvre son chapeau, et l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.)

Mme. BLEVILLE *(prenant Symphorien dans ses bras).*

Rassure-toi, mon fils, je viens de te faire-là un petit conte pour t'éprouver. Ton père n'est pas en prison; et ni toi, ni ta soeur, vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissois méchamment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête. Autant que tu as été affligé lorsque je t'ai dit qu'on alloit te prendre, autant l'a été cet oiseau lorsque tu lui as ravi sa liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, et les enfans après leur mère, combien celle-ci doit gémir d'en être séparée? Cela ne t'est sûrement pas venu dans l'esprit, autrement tu n'aurois pas pris l'oiseau, n'est-il pas vrai, mon cher Symphorien?

SYMPHORIEN.

Oui, maman, je n'avois pensé à rien de tout cela.

Mme.

Mme. BLEVILLE.

Hé bien, pense-y dorénavant, et n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté, et qu'il seroit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrois apprendre par coeur, pour mieux t'en souvenir, une petite pièce de vers de ton ami.

SYMPHORIEN.

De l'Ami des Enfans? Oh, récitez-la moi, je vous en prie.

Mme. BLEVILLE.

Tiens, la voici:

Je le tiens, ce nid de Fauvette:
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si long-tems je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris!

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous, oh! c'est en vain.
Vous n'avez pas encor vos ailes;
Comment vous sauver de ma main?

Mais quoi, n'entends-je pas leur mère,
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père,
Qui vient voltiger autour d'eux.

D 2

Est.

Est-ce moi qui cause leur peine,
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venois m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons!

Hélas! si du sein de ma mère,
Un méchant venoit me ravir;
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je serois assez barbare
Pour vous arracher vos enfans!
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

L'INCONSTANT.

Zéphirin Saint-Leger étoit né avec une mémoire facile, un esprit vif et pénétrant, une imagination souple, active et féconde. La fortune sembloit promettre de couronner de si belles espérances, en lui donnant des parens dont le plus tendre désir étoit de cultiver, dans leur fils, les heureuses dispositions qu'il tenoit de la nature. Une promptitude extrême à saisir les élémens des premières connoissances l'avoit avancé de très-bonne-heure, et il brûloit déjà de joindre des talens agréables à son instruction.

Un jour qu'il étoit allé voir un de ses camarades, il le trouva occupé à dessiner une tête romaine, dont le grand caractère le frappa vivement. A mesure que son ami en formoit les traits sur son dessin, Zéphirin les sentoit s'animer dans son imagination.

tion. La vue de quelques morceaux du même genre, dont le cabinet étoit tapissé, acheva de le pénétrer d'un enthousiasme tel que Raphaël dut le sentir la première fois qu'on lui donna des crayons.

Il revint, en courant, au logis; et ayant rencontré son père sur l'escalier, il se jeta à son cou, en le priant de redescendre, pour aller tout de suite lui chercher un maître de dessin. Son père, enchanté de l'ardeur qu'il témoignoit, se rendit, sans peine, à ses instances. Ils allèrent ensemble chez le plus célèbre. Zéphirin auroit bien voulu que le maître eût abandonné tous ses élèves pour ne s'occuper que de lui seul, depuis le matin jusqu'au soir. Comme il ne put le décider à ce sacrifice, il insista du moins pour que la leçon fût de deux grandes heures par jour. Il ne pouvoit concevoir comment on n'employoit pas chaque instant de sa vie entière à cultiver un art si plein de génie.

Son maître ne devoit venir que le lendemain. Je ne vous dirai pas combien il avoit tracé de figures, avant la fin de la soirée. Tous ses cahiers étoient déjà couverts

verts de têtes de caractère. Vous lui pardonnerez sans doute de n'y avoir pas mis du premier coup cette correction qui décele une longue pratique. Il y avoit par exemple un grand oeil pour répondre à un petit. Le nez partoît quelquefois du milieu du front, et l'oreille venoit écouter la bouche, ou la bouche alloit mordre l'oreille à travers la rondeur de la joue: mais à ces petits défauts près, son trait avoit toute la pureté qu'on pouvoit en attendre.

Il avoit préparé lui-même un cahier énorme du plus grand papier qu'on eût trouvé dans la ville. Bientôt cet espace se trouva trop étroit pour loger le nombre d'yeux, d'oreilles, de bras et de jambes qu'il figuroit sous la direction de son maître. L'hôtel des Invalides y auroit trouvé d'excellens modèles pour se remonter de tous les membres qui manquent à ses respectables habitans. Son impatience naturelle étoit un peu contrariée par la monotonie de ces premières études auxquelles on le tenoit rigoureusement asservi dans ses leçons, pour assurer sa main. Aussi, dès qu'il étoit seul, s'affranchissoit-il de la len-

lenteur de cette marche, en cherchant déjà dans ses idées à former de grands tableaux. On venoit de recrépir les murs du grenier: il imagina d'y retracer l'histoire romaine, dont il avoit achevé la lecture. En effet, au bout de huit jours il y eut charbonné une très-belle suite de têtes de tribuns, de bustes de consuls, de dictateurs en pied, d'empereurs à cheval; et je ne doute pas que si les noms eussent été sous les figures, pour les rendre tout-à-fait ressemblantes, un antiquaire n'eût trouvé le secret de composer sur cette galerie une foule de mémoires fort intéressans.

Il se proposoit de tracer, dans le même esprit, les progrès de l'histoire de notre monarchie, lorsqu'il trouva un jour son ouvrage effacé par les domestiques, qui prétendoient que ces héros romains faisoient peur aux chats, et n'intimidoient point les souris. Cette infortune avoit un peu ralenti son penchant: le dépit de se voir encore si loin de son ami, qu'il s'étoit flatté de surpasser dès les premières tentatives, aliéna encore plus son goût. Il craignit bientôt de salir ses doigts avec son
crayon,

crayon, et d'ébrécher son canif à le tailler. Son maître, qui avoit eu d'abord tant de peine à modérer son ardeur, en éprouvoit maintenant bien davantage à la faire renaitre. En vain il lui racontoit les effets merveilleux de la peinture, et les anecdotes intéressantes de la vie des grands artistes. Il lui avoit amené un jeune élève qui revenoit de Rome pour l'entretenir des superbes tableaux qu'il avoit étudiés en Italie. Celui-ci, en exprimant son admiration, employoit des mots italiens, selon qu'ils lui sembloient plus prompts ou plus heureux pour rendre sa pensée. Ces sons nouveaux pour l'oreille de Zéphirin, l'eurent à peine frappé, qu'il jugea tout de suite qu'il étoit bien plus agréable de parler une langue vivante, que de faire des têtes qui, tout expressives qu'elles fussent, ne parleroient jamais. Il courut faire part de cette réflexion à son père, qui le vit, avec peine, renoncer à un talent agréable, qu'il avoit désiré avec tant de passion; mais il ne voulut point contrarier ce nouveau goût; et le jour d'après, Zéphirin eut un maître de langue italienne, pour remplacer le maître de dessin.

Je

Je lui dois publiquement cette justice, que ses progrès furent dans les premiers jours aussi soutenus que sa constance. Toutes les difficultés de la grammaire cédoient à la facilité de sa pénétration. Il raffoloit d'un langage si plein de douceur et d'harmonie. On l'entendoit sans cesse le parler à tous les gens de la maison, sans s'inquiéter s'ils pourroient le comprendre. Il appeloit vostra signoria la cuisinière, et cor mio le portier. La traduction italienne de Télémaque commençoit à lui devenir presque aussi familière que l'original. En cherchant un livre plus difficile dans la bibliothèque de son papa, un Don Quichotte espagnol lui tomba sous la main. Don Quichotte, l'ami de ses premières lectures ; oh, quel plaisir de pouvoir goûter les admirables proverbes de son naïf éconyer, assaisonnés de tout le sel de leur langue naturelle ! Les graves discours de Mentor valoient-ils les plaisantes réparties de Sancho ? Et Calypso abandonnée par Ulysse, malgré les plaisirs de son île enchantée, pouvoit-elle inspirer autant d'intérêt que l'incomparable Dulcinée, pour qui son amant alloit.

con-

conquérir des royaumes? Cette entreprise demandoit du courage. Il falloit sans cesse batailler contre des mots inconnus, comme le chevalier de la Triste-Figure contre les troupeaux et les moulins. Il se retira cependant avec autant de gloire que lui de cette première campagne. Mais vous le dirai-je? Avant la seconde sortie du héros de la Manche, Zéphirin étoit déjà sorti de l'Espagnol pour entrer dans l'Anglais; qu'il abandonna bientôt pour l'Allemand; en sorte qu'au bout de l'année, il parloit déjà quatre langues vivantes; mais si peu de chacune, et les mêlant de telle façon dans ses discours, qu'il auroit fallu lui composer un auditoire de députés de ces quatre nations, pour s'interpréter l'un à l'autre ce que chacun auroit pu saisir par lambeaux dans le décousu de ses périodes.

L'adresse dans les exercices du corps semble prêter un nouveau charme à la culture de l'esprit; et les connoissances les plus étendues ne peuvent, aux yeux de la société, faire pardonner les gaucheries. Zéphirin en avoit fait une épreuve assez désagréable. On avoit donné un petit bal
le

le jour de la fête de son papa, où, malgré son érudition, il avoit brouillé toutes les danses. Il voulut s'instruire à y figurer suivant les principes de l'art. Mais à peine commençoit-on à lui montrer les pas du menuet, que les entrechats lui tournèrent la tête. Ce qu'il désiroit le plus vivement d'apprendre dans chaque leçon, étoit précisément ce qu'on ne devoit pas encore lui enseigner. Toujours avide de ce qu'il ignoroit, et mécontent de ce qu'il avoit appris, rien ne pouvoit s'arranger dans sa mémoire. Il s'avisoit quelquefois de vouloir faire des chassés dans les rondes. Un rigaudon ne lui coûtoit rien à figurer pour un pas grave, ni un balancé, quand il étoit question du moulinet; et il n'avoit jamais besoin que le violon changeât d'air pour commencer à lui seul un pot-pourri: ce qui le rendoit insupportable aux jeunes demoiselles.

Pour se remettre un peu dans leur esprit, il mit dans le sien d'apprendre la musique, afin de pouvoir les accompagner dans leur chant, ou à leur clavecin. Mais par quel instrument commencer? A l'en croire,

croire, rien n'étoit si aisé que de s'exercer sur tous à-la-fois. Néanmoins, son père ne jugea pas à propos d'en risquer l'épreuve, et ne lui laissa que la liberté de choisir. Au milieu de ses incertitudes, il crut devoir prendre, par forme d'essai, le violon; et il ne se décida pour la flûte, que six mois après, lorsqu'il commençoit passablement à connoître son manche, et à manier légèrement son archet.

Cependant l'instabilité de ses idées, et l'inconstance de ses goûts, donnoient de vives alarmes à son père, quoique l'aveuglement d'un coeur paternel ne lui fit attribuer ces défauts qu'à la seule jeunesse de son fils. Dans la vue d'en avancer plus promptement la maturité par l'observation et l'expérience, il résolut de lui faire visiter une partie de l'Europe. Zéphirin ne demandoit pas mieux que de se déplacer. Les relations des voyageurs avoient toujours été sa lecture favorite; et son imagination l'avoit mille fois transporté dans les contrées qu'ils avoient parcourues. Le récit que je lui avois fait, à mon retour d'Angleterre, de l'accueil gracieux que j'y avois reçu, les
tableaux

tableaux que je me plaisois, par reconnaissance, à lui retracer de ce pays célèbre par sa culture, ses fabriques et son commerce, où l'on jouit du spectacle si touchant de voir toutes les vertus royales et humaines assises sur le trône, avec la beauté, la jeunesse et les graces à l'entour, les lettres que je lui offrois pour mes dignes amis, madame la Fite, messieurs de Luc, Wilkes et Hutton, et la famille de Burney*), si favorable-

*) On ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que la maison habitée autrefois par Newton, et dans laquelle on voit encore son observatoire, est occupée aujourd'hui par Miss Burney, auteur d'*Evelina* et de *Cecilia*. Cette demeure semble être le temple du Génie, d'où, après nous avoir éclairés sur les mystères des grands mouvemens de l'univers, il revint, après cent ans, nous éclairer d'une aussi vive lumière sur les mouvemens les plus profonds du coeur humain.

Monsieur le docteur Burney, père de Miss Burney, est connu dans toute l'Europe savante, par une excellente *Histoire de la Musique ancienne et moderne*, où les agrémens du style, et l'intérêt des anecdotes, se trouvent réunis à des idées ingénieuses et à des vérités utiles.

vorisée de la nature par la réunion des qualités aimables et des grands talens ; enfin, les vœux ardens qu'il m'entendoit former pour voir cette nation et la nôtre, unies aujourd'hui par la paix, ajouter à ces nœuds une étroite alliance, pour s'enrichir mutuellement par un libre échange de leurs productions et de leurs lumières, et forcer au repos, par l'image de leur bonheur, autant que par la terreur de leurs forces, le reste de la terre ; toutes ces peintures et ces sentimens enflammant son enthousiasme naturel, lui firent désirer de commencer, par cette île fameuse, le cours de ses voyages ; et ce fut avec une joie difficile à vous exprimer, qu'il vit arriver le moment fixé pour son départ, sous la conduite d'un Gouverneur aussi sage que plein de dévouement pour sa famille.

Il faudroit avoir parcouru ces belles routes du comté de Kent, semées de jolis villages, et bordées de terres en riche culture, ou de jardins délicieux, pour se former une idée de l'impression que cette vue produisit sur notre jeune voyageur. La rapidité de ses pensées ne pouvoit suffire à tout ce qui
le

le frappoit dans cette succession de tableaux intéressans. Le noble spectacle du travail et de l'industrie élevoit son esprit, autant que les douces images de l'aisance et de la fertilité attendrissoient son ame. Une extase continue le conduisit jusqu'aux portes de Londres, où il entra vers la nuit, pour jouir d'un coup-d'oeil encore plus ravissant pour son âge, dans le concours nombreux du peuple, la largeur imposante des rues, et l'éclat de leur illumination. Il employa les premiers jours, après son arrivée, à parcourir les différens quartiers de cette ville superbe. La magnificence des places publiques qui l'embellissent à l'une de ses extrémités, la multitude innombrable de vaisseaux rassemblés à l'autre, sur la rivière majestueuse dont elle est baignée, la masse fière des ponts qui la traversent, pour aboutir à des dehors d'un aspect enchanteur; dans l'intérieur, la décoration brillante des boutiques, ces larges trottoirs, où vous rencontrez toujours en foule, autour de vous, les deux objets les plus intéressans de la nature animée, de beaux enfans et de belles femmes, parés de la fraîcheur et de
la

la propreté d'un habillement simple, mais élégant; quelles sensations toutes ces beautés réunies durent produire, dans leur premier effet, sur une ame ardente et facile à s'exhalter, puisqu'elles ont été, pendant plus d'un an, le sujet continuel de mon admiration, et qu'elles se représentent encore sous des couleurs si vives à mon souvenir.

Leur impression ne fut pas d'une si longue durée sur Zéphirin, Son avide curiosité, une fois satisfaite, il n'éprouva plus que de la langueur et de la satiété. Son gouverneur s'en aperçut, et lui proposa de visiter les endroits les plus remarquables des provinces. Zéphirin, dans l'excès de sa joie, ne lui répondit qu'en le pressant d'envoyer arrêter des chevaux de poste, pour le lendemain.

Je ne les suivrai point dans toute l'étendue de leur course, de peur de vous fatiguer. Je ne m'arrêterai un instant avec eux, qu'à Richmond et à Windson, parce que ces deux noms seront un jour précieux à votre mémoire, par les vers admirables qu'ils inspirèrent à deux grands poètes (Thomson et Pope), qui les ont célébrés.

Ils

Ils ont encore un charme de plus pour la mienne, en me rappelant un bon roi, l'ami éclairé de toutes les sciences et de tous les arts, qui a formé les riants jardins du premier de ces beaux lieux, et une reine auguste, qui passe la plus grande partie de l'année dans le second, occupée à couronner, par sa tendresse, la félicité de son époux, et à mériter, par ses soins maternels, par ses vertus et sa bienfaisance, les adorations de ses enfans, et de tout un peuple qui sait apprécier le bonheur de la posséder.

Des tableaux aussi intéressans que ceux qui avoient tant charmé Zéphirin dès son arrivée, se retraçoient bien toujours devant lui; par-tout il retrouvoit des objets aussi dignes de remplir son esprit, que de captiver ses regards; mais il étoit dans son génie de ne désirer jamais que ce qui étoit hors de sa portée, et de ne se plaire que dans les lieux dont il étoit éloigné. Ce qui l'occupoit le plus vivement en Angleterre, étoit, ainsi qu'il s'extasioit à la nommer, la céleste Italie. Il n'avoit cherché que le capitole au milieu de la tour de Londres; il
pour-

poursuivoit maintenant la Calabre dans le comté de Cornouailles. Son gouverneur avoit épuisé toutes sortes de moyens pour le guérir de cette inquiétude: il craignit bientôt que son élève ne gagnât, à ces remèdes, que la consommation; et il appuya ses instances auprès de son père, pour en obtenir la permission de courir après cette Italie, le dernier terme de ses vœux, comme autrefois de ceux des Troyens fugitifs.

A l'exception de la traversée du Pas-de-Calais, toutes les courses de Zéphirin s'étoient faites sur la terre-ferme, et il y avoit près de deux mois qu'il arpenoit les grands chemins. C'en étoit assez pour que les voyages ne lui présentassent plus d'agrément que dans la navigation. Son gouverneur, fondant quelques espérances sur cette épreuve, pour dompter un peu son caractère, feignit de trouver autant de raison que lui dans cette nouvelle fantaisie; et ils s'embarquèrent ensemble sur un vaisseau qui faisoit voile vers la Toscane.

Zéphirin passa le premier jour sur le tillac, sans pouvoir détacher ses yeux de la mer, dont les vagues mollement agitées,
sem-

sembloient venir se jouer autour de son navire. Le lendemain il étoit encore si fier à ses propres yeux d'avoir osé tenter cette expédition, que l'orgueil de son courage le soutint assez bien contre les premières surprises de l'ennui. Mais dès le troisième jour, et le profond ravissement où l'avoient plongé les beautés de la mer, et son enthousiasme de lui-même l'abandonnèrent. Il ne sentit que les dégoûts de son entreprise; il appelloit la terre de tous les cris de son coeur. Malheureusement elle se trouvoit alors trop éloignée pour se prêter à son caprice; et ceux de l'Océan, un peu plus respectables que les siens, étoient les seuls dont s'occupoient les matelots. Il lui fallut donc prendre patience, ou plutôt s'impatienter de toutes les manières, jusqu'au débarquement.

Heureux pouvoir de l'imagination, qui, dans les doux prestiges de l'espérance, nous dérobe le souvenir de nos maux! Zéphirin oublia tous les siens sur le rivage. Il venoit enfin de l'aborder, cette contrée fameuse, trésor de toutes les richesses de la nature et des arts. Après deux jours de
repos

repos à Livourne, il partit pour Florence. Il savoit que la célèbre galerie de cette ville y prolongeoit involontairement le séjour des voyageurs. On lui monroit des curieux qu'elle retenoit depuis six mois, en dépit des belles résolutions qu'ils formoient chaque jour de s'en arracher. Une telle conduite ne lui parut pas si étrange au premier coup-d'œil qu'il jeta sur cette superbe collection de chefs d'oeuvres. Peut-être même auroit-il conservé cette opinion jusques au bout de la galerie, sans l'image qui vint tout-à-coup s'offrir à son esprit, de Saint-Pierre-de-Rome, et de la bibliothèque du Vatican. Ces deux objets le tourmentèrent toute la journée, en s'agrandissant sans mesure dans sa tête. Afin de savoir au juste à quoi s'en tenir sur leurs dimensions, il pressa dès le soir son gouverneur de les aller vérifier eux-mêmes. Qu'on ne me parle point de ces observateurs éternels, auxquels un siècle pourroit à peine suffire pour l'examen de chaque merveille. Zéphirin, au bout de trois jours, étoit sûr de n'avoir laissé rien échapper de tout ce qu'il y a de remarquable dans l'ancienne capitale
du

du monde; encore avoit-il trouvé, dans les intervalles, le tems d'arranger fort proprement sa valise, pour Naples, où il brûloit déjà de se rendre. Ce n'étoient point cependant les beautés particulières de cette ville qui tentoient le plus vivement sa curiosité. Il avoit traversé tant de cités magnifiques depuis quelque tems; mais toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors, étoient élevées sur le niveau de la terre. Herculaneum et Pompéia se trouvoient au contraire ensevelies dans ses entrailles. Des villes souterraines étoient désormais les seules qui pussent l'intéresser. La fécondité romanesque de son imagination lui faisoit arranger de mille manières l'événement terrible qui les avoit réduites à cet état. Il fut surpris, en y descendant, de s'être passionné pour un amas de ruines et de décombres; car il n'y vit alors rien de plus, malgré les beaux restes que le tems en a conservés. Un autre auroit au moins trouvé quelques motifs de consolation, en admirant, à Naples, un des plus beaux ports de l'Europe. Mais Zéphirin ne pouvoit le voir, sans lui opposer aussitôt dans sa pensée

sée les ports d'Amsterdam, de Bordeaux et de Constantinople, à qui l'éloignement faisoit prendre l'avantage dans ses comparaisons. Quant à cette montagne brûlante qui domine la ville. et qui ajoute tant d'intérêt à sa situation pittoresque, en la menaçant sans cesse de la couvrir des cendres et des feux qu'elle vomit, n'étoit-il pas reconnu de l'aveu de tous les voyageurs, que l'Ethna l'emporte de beaucoup sur le Vésuve? Et les suites désastreuses de sa dernière éruption, ne réunissoient-elles pas sur lui seul tous les sentimens divers d'admiration et d'effroi qu'un volcan peut exciter? Ainsi, dans cette belle contrée qu'il avoit si vivement désiré de parcourir, Zéphirin n'avoit plus qu'une seule ville dont l'aspect pût le dédommager des fatigues de son voyage. C'étoit la singulière Venise, s'élevant du sein des lagunes, avec ses cinq cents ponts, ses canaux et ses gondoles. Il est vrai que pour y parvenir, il lui falloit traverser l'Italie dans presque toute sa longueur; mais son imagination, dont l'audace applanissoit tous les obstacles, le servoit aussi bien par sa mobilité pour rap-

pro-

procher toutes les distances, et il ne prit que le tems de faire son paquet, pour fixer le moment de se mettre en route vers l'état Vénitien.

Je crains, mes chers amis, que vous n'ayez peut-être déjà soupçonné son gouverneur d'une lâche complaisance, en le voyant céder avec tant de foiblesse à toutes les boutades de son élève. Je me vois réduit, pour le justifier, à vous révéler ici un secret de famille, dans la confiance que je prends en votre discrétion.

Pendant tout le cours de ses voyages, Zéphirin avoit écrit régulièrement à son père; et celui-ci avoit toujours remarqué que ses lettres étoient pleines d'expressions de dégoûts au sujet des lieux d'où elles étoient datées, et d'enthousiasme pour ceux qu'il étoit prêt à visiter. De cette manière il étoit bon que chaque pays, après lui avoir présenté de loin des espérances agréables, ne lui avoit offert pendant le séjour, que des sujets de mécontentement et d'ennui. Ces observations, jointes à celles qui venoient de la part du gouverneur, et qui en confirmoient la justesse, ainsi que vous seriez

seriez prêts sans doute à le témoigner vous-même, d'après ce que vous venez de lire, lui donnèrent à juger que son fils n'étoit pas d'un caractère, ou dans une disposition propres à lui faire recueillir un grand fruit de ses voyages. Cependant il ne vouloit point en le rappelant brusquement auprès de sa personne, lui fournir le prétexte de se plaindre un jour que ce rappel eût fait manquer l'objet d'instruction qu'on s'étoit proposé. Seulement il avoit recommandé au gouverneur de ne point contrarier les caprices de son fils, qui tendroient à le ramener dans sa patrie. C'est ainsi que Zéphirin, après avoir vu, en courant, Venise, Turin, la Suisse et la Hollande, toujours avec la même précipitation et la même légèreté, n'aspiroit plus, par un nouveau trait d'inconstance, qu'à retourner auprès de ses foyers, avant le terme qu'il avoit demandé lui-même pour ses courses.

Un père est toujours père. C'est assez vous dire combien celui de Zéphirin s'émut en le revoyant. Mais pourquoi n'ai-je pas à vous peindre ces transports, cette ivresse de joie, d'un coeur paternel, au moment

Tome IV.

E

où

où lui est rendu un enfant digne de sa plus vive tendresse? Pourquoi n'ai-je pas à vous les représenter dans les bras l'un de l'autre, muets de ravissement, et se baignant de leurs larmes confondues, le père orgueilleux des nouvelles perfections qu'il reconnoît dans son fils, celui ci tout fier de les étaler devant les yeux de son père, comme un gage de reconnaissance pour son amour? Que j'aurois été heureux de vous offrir cette scène touchante, même avec le regret d'en affoiblir la peinture! Et pour vos pères et pour vous, quelle source d'émotions délicieuses d'y retrouver l'expression naïve des sentimens dont vous êtes mutuellement pénétrés! Il ne tenoit qu'à Zéphirin de nous procurer à tous ce bonheur, en profitant mieux des soins prodigués à ses premières années. Que lui auroit-il manqué dans son éducation pour cultiver ses talens, et perfectionner ses connoissances, s'il avoit eu le courage de chercher à vaincre l'inquiétude de son caractère, et de s'assujettir à une application plus constante et plus soutenue? Au lieu de ce goût volage, qui, le portant d'études en études, le forçoit de

de dévorer les difficultés attachées à leurs principes, sans lui laisser jamais le tems de sentir dans aucune le charme de ses progrès, au lieu de ses illusions mensongères, qui ne dessinaient si magnifiquement à ses yeux les objets éloignés, que pour lui représenter les objets présens sous des couleurs plus sombres; au lieu de ces mécontentemens et de ces dégoûts qu'il devoit éprouver sans cesse, en ne voyant de près que sous des traits affoiblis les images qu'il s'étoit exagérées dans la perspective, quelle foule de plaisirs purs et de jouissances délicieuses auroit pu remplir son esprit et son cœur! Sans parler de cette satisfaction si douce, qu'un enfant bien né goûte à surpasser les espérances de sa famille, ne considérons que la félicité personnelle qui auroit été son partage, puisqu'aussi bien le sentiment le plus profond et le plus constant de la nature en eût fait la félicité suprême pour son père.

Vous l'avez vu, dès l'enfance, également avide d'instruction et des talens aimables, se livrer à leur poursuite avec une ardeur effrénée, et croyant tout emporter du premier effort, après avoir lutté courageu-

sement contre les difficultés les plus décourageantes, leur céder au moment où il étoit près d'en triompher. Aidé de ses dispositions naturelles, soutenu par les éloges de ses parens, avec un peu plus d'empire sur lui-même, il auroit successivement acquis tout ce qui pouvoit contribuer à répandre le charme le plus doux sur le reste de sa vie. Sa raison mûrie de bonne-heure par l'étude, et le goût qu'il auroit pris à des délassemens agréables, auroient préservé sa jeunesse des inquiétudes qui la tourmentent, et des ennuis qui la dévorent dans sa fleur. Les principes qu'il se seroit formés sur les beaux-arts, joints à l'habitude de les cultiver, ne lui auroient laissé rien voir avec indifférence dans ses voyages. Les chefs d'oeuvre de tous genres étalés à ses regards, en satisfaisant sa curiosité, lui auroient donné de nouvelles lumières. Son esprit auroit pris plus d'étendue en voyant un plus grand nombre d'objets, plus de justesse en étudiant leurs différences et leurs rapports, une connoissance plus profonde des hommes, en observant leurs moeurs et leurs caractères en diverses contrées. Ac-

incons

s II

cucit-



cueilli par les étrangers, si flattés de l'empressement qu'un jeune homme instruit de leur langage témoigne à visiter leur patrie, son passage dans chaque pays, lui auroit attiré les prévenances les plus flatteuses, et les égards les plus touchans. Admis en des sociétés distinguées, il y auroit puisé cette politesse insinuante et ces manières affables, qui, par leur réunion à des qualités essentielles, désarment l'envie, et savent concilier le tendre intérêt de la bienveillance avec le respect de la considération. Il ne seroit rentré dans sa patrie, qu'en laissant par-tout sur ses traces des regrets de son éloignement, en faisant naître dans le coeur de tous ses amis la joie la plus vive de son retour, et dans celui de ses parens, les espérances les mieux fondées sur sa fortune.

Combien Zéphirin se trouvoit alors éloigné de cette position brillante, où sembloit devoir le porter si naturellement sa destinée! Dans toutes les villes qu'il avoit parcourues à tire d'ailes, il n'avoit eu de relation qu'avec les hôtes chez lesquels il étoit allé se reposer un moment des fati-

gues

gues de son vol. Ses concitoyens n'avoient rien à se promettre des foibles connoissances qu'il avoit recueillies: son père voyoit toutes ses vues trompées; et ses amis? ... Mais son inconstance lui avoit-elle jamais permis de s'en attacher? Zéphirin n'avoit point d'amis. Le malheureux! que je le plains, en songeant, ô mon cher Garat, que ce fut dans un âge aussi tendre que se forma entre nous cette amitié qui ne s'est jamais altérée un seul instant, et qui nous porteroit aujourd'hui, comme dans la première chaleur de sa naissance, à confondre nos fortunes et nos vues, pour les partager par une égale moitié! Que j'aime à me les rappeler, ces doux momens de notre jeunesse, où les mêmes goûts et les mêmes sentimens rapprochoient nos coeurs par tous les points qui pouvoient les unir! Avec quelle rapidité s'écouloient les journées entre nos confidences et nos études. Point de plaisirs ou de peines qui ne fussent communs à tous les deux. Voisins à la ville, voisins à la campagne, pendant huit années il ne fut presque pas un seul jour où le besoin d'être ensemble ne nous portât

Pun

l'un vers l'autre. Combien de larmes nous coûta notre séparation. En te précédant dans la capitale, avec quelle ardeur t'y appeloient mes vœux, et quelle fut, au bout de trois ans, la joie que nous éprouvâmes à nous y réunir. Aujourd'hui, dans nos entretiens, si quelque circonstance nous ramène à ces charmantes promenades que nous faisons si souvent le long d'une belle rivière, à ces hautes collines, un Gesner, un Thomson, un Saint-Lambert à la main, nous jouissions à-la-fois de tous les charmes de l'amitié, de la poésie et de la nature, quelle douceur de nous retrouver toujours dans les mêmes sentimens, et de nous reposer sur la ferme confiance qu'ils ne s'éteindraient que dans notre tombe.

O vous, mes jeunes lecteurs, devant qui mon ame vient de se répandre, vous me pardonnerez cet épanchement que je n'ai pu retenir. Ah, si vous aviez un ami comme le mien; si vous l'aimiez, si vous en étiez aimé comme moi! Et puis, n'ai-je pas quelques droits à vous parler de ce qui m'intéresse? Seroit-ce en vain que vous auriez attaché à ma personne le titre sous lequel

lequel je vous ai présenté cet ouvrage. Non, rien de ce qui peut toucher l'un de nous, ne sauroit désormais être indifférent à l'autre. Nous sommes unis par des noeuds qui ne seroient rompus, de votre part ou de la mienne, que par une ingratitude bien coupable. Si les soins que je prends de former votre esprit et votre coeur, ont quelque prix à vos yeux, ne vous dois-je pas à mon tour la plus tendre reconnoissance? Des bergers, des amans plaintifs, avoient bien jusqu'ici peuplé ma retraite; mais à ces objets touchans, vous en êtes venu joindre de plus intéressans encore. Gracias à vous, je ne vois rien que de frais et de riant dans la nature. Que je me plais à m'entourer de vos douces physionômies, où se peignent, avec une expression si gracieuse, la gaieté, l'innocence et la candeur! C'est vous que mon imagination rassemble sans cesse à mes côtés. C'est de votre bouche que je recueille ces traits naïfs qui vous font sourire, et ces sentimens tendres et généreux qui font couler vos larmes, ou qui impriment à vos jeunes pensées un caractère de noblesse et d'élevation. Venez, que je
vous

vous présente à la patrie, lui portant chacun dans vos mains une fleur d'espérance. Son attente ne sera point trompée. Non, vous ne serez pas méchans comme ces hommes dont j'ai lu l'histoire. Ils n'avoient pas eu d'amis pour les mener au bien par la voie du plaisir; et vous en avez un qui fait de ce devoir tout le bonheur de sa vie. Souvenez-vous donc toujours de lui; mais pour vous en souvenir comme il le désire, que sa mémoire se lie à vos vertus. Il me semble déjà la recevoir, cette récompense flatteuse. Je vous entends aujourd'hui répéter mon nom dans vos yeux; je vous entends dans l'avenir l'apprendre à vos enfans, assis sur vos genoux, et je vous vois caresser vos petits-fils, qui viennent vous le bégayer dans votre vieillesse.

LA FLATTERIE.

MME. LAURENCE, DELPHINE,

SA FILLE.

DELPHINE.

O ma chère Maman, embrassez-moi bien vite, pour la bonne nouvelle que je viens vous annoncer.

Mme. LAURENCE.

Qu'est-ce donc, ma fille?

DELPHINE.

C'est la connoissance la plus agréable du monde que je vous procure. Une demoiselle charmante, Léonor Tourneil. Elle doit venir tout-à-l'heure.

Mme. LAURENCE.

Ici? J'avois pensé que pour être admise en ma maison, c'étoit à moi qu'il falloit s'adresser la première,

DEL-

DELPHINE.

Il est bien vrai, maman; mais j'étois si sûre du plaisir que vous auriez de l'avoir dans votre société, que j'ai cru pouvoir, dans cette circonstance, passer un peu sur l'étiquette.

Mme. LAURENCE.

Est-ce le nom que vous donnez à votre devoir? Je reconnois bien à ce trait votre légèreté ordinaire; mais je ne reconnois point dans le procédé de cette demoiselle, la réserve d'une jeune personne que vous devez désirer d'avoir pour amie. Il me semble qu'elle auroit dû attendre mon aveu.

DELPHINE.

Oh, c'est qu'elle étoit si impatiente de vous offrir son hommage. Vous ne savez pas tout ce qu'elle pense d'avantageux sur votre compte.

Mme. LAURENCE.

Comment peut-elle me connoître? Je ne l'ai vue qu'une fois dans une visite de cérémonie que j'ai rendue à sa mère.

DELPHINE.

DELPHINE.

Hé bien, il ne lui en a pas fallu davantage pour vous apprécier. Elle m'a fait un portrait de vous si brillant, que j'en ai senti encore plus d'orgueil d'être votre fille.

Mme. LAURENCE.

Et sans doute qu'avec ce talent de peindre, elle vous aura fait aussi le tableau de vos perfections?

DELPHINE.

Je ne sais, mais vous ne sauriez imaginer combien de choses heureuses elle a démêlé dans mon caractère, que je n'y avois pas encore vues moi-même.

Mme. LAURENCE.

Et que vous y voyez apparemment aujourd'hui?

DELPHINE.

C'est que c'est si frappant, si frappant!

Mme. LAURENCE.

Vous me feriez craindre que dans le dénombrement de vos qualités, elle n'eût oublié la modestie.

DEL-

DELPHINE.

Vous pensez badiner peut-être: et cependant elle étoit presque tentée de m'en faire un reproche. Elle est pourtant convenue à la fin qu'elle m'étoit nécessaire plus qu'à un autre pour me faire pardonner mes talens.

Mme. LAURENCE.

Je n'ai qu'à vous féliciter sur toutes ces belles découvertes.

DELPHINE.

Mais, maman, elle a rencontré si juste pour vous. Il faut bien qu'elle ne se trompe pas de beaucoup sur moi-même. Oh, c'est une charmante demoiselle.

Mme. LAURENCE.

Je ne m'étonne plus que vous en soyez si entichée.

DELPHINE.

Le moyen de ne pas l'aimer. Elle est d'une humeur si gracieuse. Vous n'entendez sortir que des paroles obligeantes de sa bouche,

Mme.

Mme. LAURENCE.

Avez-vous eu souvent occasion de la voir?

DELPHINE.

Deux fois seulement chez les demoiselles Lassy. Elle a beaucoup d'amitié pour elles; mais elles ne me paroissent pas y répondre avec assez de reconnoissance. Leur trouvez-vous infiniment de pénétration, à ces demoiselles? Depuis quatre ans que je les vois, elles n'ont pas eu le secret de me connoître aussi bien que mademoiselle Tourneil au bout de trois jours.

Mme. LAURENCE.

Et comment avez-vous fait cette remarque?

DELPHINE.

C'est qu'elles ont imaginé quelquefois me surprendre de petits défauts dont je me flatte cependant d'être exempte. Je les croirois un peu envieuses.

Mme. LAURENCE.

Il m'arrive assez souvent de prendre, à votre égard, la même liberté. Vous me
sup-

supposez donc aussi jalouse de votre mérite?

DELPHINE.

Oh, c'est bien différent. Vous ne m'en parlez, vous, que par amitié, et pour me rendre plus parfaite. Mais

Mme. LAURENCE.

Pourquoi ne prêteriez-vous pas des intentions aussi tendres à vos amies? Sans avoir un si vif intérêt que votre famille à vous voir acquérir des vertus, ne doivent-elles pas le désirer très-ardemment, afin que les noeuds qui vous unissent dès votre enfance puissent se resserrer de plus en plus pendant le cours de votre vie entière? D'ailleurs je les connois assez pour être sûre que, dans leurs observations et dans leurs conseils, elles ont gardé tous les ménagemens que se doivent de bonnes amies.

DELPHINE.

C'est qu'elles n'avoient que des bagatelles à me reprocher.

Mme.

Mme. LAURENCE.

Votre amour propre est très-ingénieux à prendre le change sur leur délicatesse, et je n'y vois que plus de raisons de désirer que vous sachiez mettre un plus grand prix à leur attachement. Je suis persuadée que personne au monde, après vos parens, n'est plus digne d'occuper une place distinguée dans votre coeur.

DELPHINE.

Oh, je suis bien sûre que Mlle. Tourneil a déjà pour moi autant d'amitié. Mais j'entends du bruit dans l'antichambre. C'est elle! que je suis contente! Vous l'allez voir.

Mlle. TOURNEIL (*s'avançant d'un air hypocrite*).

Daignez me pardonner, madame, si j'ai pris la liberté de m'introduire auprès de vous sans en avoir obtenu votre agrément. Mais dans toutes mes sociétés, j'ai entendu parler de vos vertus avec tant d'éloges, que je n'ai pu résister au désir de vous apporter le tribut de mes respects. Je ne suis plus

plus surprise que mademoiselle votre fille possède déjà des qualités si brillantes.

DELPHINE (*bas à l'oreille de sa mère*).

Hé bien, maman?

Mme. LAURENCE.

Voilà un compliment fort bien arrangé, mademoiselle. Il est vrai qu'il nous toucheroit davantage de la part d'une personne d'un âge plus mûr pour nous juger, et qui seroit plus à portée de nous connoître, surtout si elle avoit la délicatesse de nous l'exprimer par ses égards pour nous, au lieu de venir nous le débiter cavalièrement.

Mlle. TOURNEIL (*un peu confuse*).

Comment se refuser à peindre ce que vous inspirez aussitôt qu'on a le bonheur de vous voir? Ah, si j'étois fille d'une mère aussi respectable!

Mme. LAURENCE.

Croyez-vous, mademoiselle, que ce voeu soit fort respectueux pour votre maman?

Mlle.

Mlle. TOURNEIL.

C'est que je ne sais de quelle manière vous exprimer mon admiration. J'ai beau chercher de toutes parts, je ne trouve pas de femmes qui puissent vous être comparées. Et Mlle. Laurence, quelle jeune personne de son âge oseroit le lui disputer pour les graces, les talens et l'esprit? Je ne suis point sujette à me prévenir, même en faveur de ceux que j'estime. Par exemple, j'ai de l'amitié pour Mlles. Lassy, et je voudrois pouvoir m'aveugler sur leurs défauts; mais comme elles sont gauches, froides et pincées auprès d'elle!

Mme. LAURENCE.

Vous oubliez sans doute qu'elles sont amies de ma fille, et que cette peinture qui leur convient si peu, doit nous offenser? On m'a d'ailleurs rapporté que vous les avez mille fois accablées des louanges les plus pompeuses sur leurs agrémens.

DELPHINE.

Il est vrai, maman, je ne la reconnois plus. Hier encore elle leur faisoit toutes sortes de caresses.

Mme.

Mme. LAURENCE.

Je vois bien que ce n'est pas une raison pour que mademoiselle les traite aussi favorablement hors de leur présence.

Mlle. TOURNEIL.

On n'aime pas à dire aux gens des vérités désagréables. On ne se permet de parler de leurs défauts qu'à ses véritables amies.

Mme. LAURENCE.

J'ignore si ma fille doit faire un grand cas de cette distinction; mais je craindrois fort, à sa place, de devenir à mon tour le sujet d'une pareille confiance; de votre part, à quelque autre de vos véritables amies; car sûrement vous ne devez pas en manquer de cette espèce.

Mlle. TOURNEIL.

Quelle idée avez-vous donc de moi, madame? J'aime trop sincèrement mademoiselle Delphine.

Mme. LAURENCE.

Hé bien, puisqu'il est question de sincérité, mademoiselle, je vous dirai que,
n'é-

n'étant point prévenue de votre visite, et n'ayant aucun droit de l'attendre, j'avois destiné cette soirée à m'entretenir avec ma fille, sur plusieurs points importans de son éducation. Je crois ne devoir pas différer un moment de plus ce que j'ai à lui dire sur le danger d'une folle crédulité, aussi bien que sur l'indignité d'une basse flatterie, et je craindrois que de tels sujets n'eussent de quoi vous déplaire. Quand nous serons parvenus l'une et l'autre au point de perfection qu'il vous a plu de nous supposer, nous croirons pouvoir, sans péril, recevoir vos éloges; alors j'aurai l'honneur de vous en faire avertir. Mille complimens, je vous prie, à madame votre mère.

Mlle. TOURNEIL (*en se retirant d'un air confondu*).

Votre servante, madame.

DELPHINE.

O maman, comme vous l'avez reçue!

Mme. LAURENCE.

Lui dois-je des égards lorsqu'elle ose venir nous insulter jusques dans notre maison?

Mme.

DELPHINE.

Nous insulter, maman?

Mme. LAURENCE.

N'est-ce pas un outrage que de se jouer de nous? Et n'est-ce pas s'en jouer avec la dernière effronterie, que de nous prodiguer les louanges les plus fausses et les plus ridicules? Pensez-vous qu'elle vous croie dans son coeur un prodige de graces et de talens, comme elle n'a pas rougi de vous appeler en face. N'avoit-elle pas tenu le même langage à mesdemoiselles Lassy? Et n'avez-vous pas entendu comme elle les a traitées, n'avez-vous pas entendu par quelle adulation dénaturée elle vouloit m'exalter aux dépens de sa mère? Je ne sais comment, à ce trait de bassesse, je ne l'ai pas chassée avec tout le mépris et toute l'indignation qu'elle m'inspiroit.

DELPHINE.

Ce seroit un caractère bien affreux!

Mme. LAURENCE.

C'est celui de tous les flatteurs, ces lâches qui osent prétendre à dominer, quand
leur

leur petitesse rampante les rayale au dernier rang des hommes.

DELPHINE.

Quoi, vous pensez que mademoiselle Tournel aspireroit à me dominer?

Mme. LAURENCE.

Votre inexpérience vous empêchoit d'apercevoir ses artifices, tout grossiers qu'ils étoient. Mais en s'insinuant dans votre esprit par des louanges mensongères, quelles étoient ses vues? D'en usurper l'empire en vous soumettant au besoin de ses flatteries. Pour régner plus impérieusement sur vous en vous asservissant toute entière, ne vouloit-elle pas bannir de votre coeur deux jeunes personnes estimables, soit par les ridicules dont elle les flétrissoit à vos yeux, soit par le soupçon d'une secrète jalousie des perfections chimériques dont elle vous décoroit? Parvenue au point de vous enivrer ainsi de vous-même, qui sait si elle ne vous eût pas portée à rompre le frein de tous vos devoirs, en vous représentant mes avis comme des reproches injustes, les inquié-

quiétudes de ma tendresse, comme une humeur atrabilaire, et mon autorité comme une tyrannie? Que seriez-vous alors devenue, abandonnée de vos amis et de vos parens?

DELPHINE (*se jettant dans les bras de sa mère*).

O ma digne maman, je le reconnois, sans toi j'étois perdue. Ouvre-moi ton sein, presse-moi sur ton coeur. De quel péril tu viens de me sauver!

Mme. LAURENCE (*l'embrassant avec transport*).

Oui, ma chère fille, nous voilà pour jamais rendues l'une à l'autre. Je t'ai vusurprise de me voir sortir tout-à-l'heure de mon caractère, en parlant à Mlle. Tourneil, avec tant de sécheresse et de dureté; mais tu sais que tout mon bonheur est en toi; juge si j'ai dû frémir de le voir si près d'être empoisonné par ses séductions envenimées. Tu ne peux imaginer encore quelle est la triste condition d'une femme gâtée dès sa jeunesse, par la flatterie, En entrant

trant

trant dans le monde avec des prétentions que rien ne peut soutenir, et une opinion démesurée d'elle-même, que personne ne partage, combien d'amertumes il lui faut dévorer! Ces hommages qu'elle s'attendoit à recueillir, plus son orgueil les commande, plus elle se les voit refuser avec la risée du dédain. Si dans la présomption qui l'aveugle, un rayon passager de sa raison vient l'éclairer par intervalles sur elle-même, quelle honte de se trouver dépourvue des qualités qu'elle croyoit posséder, et quel remords d'avoir perdu le tems de les acquérir! Où prendroit-elle désormais ses titres aux louanges publiques, à l'amour de son époux, et aux respects de sa famille? Pour s'étourdir sur les reproches intérieurs qui la déchirent, ainsi que sur le sentiment importun de sa nullité, elle ne peut souffrir autour d'elle que de vils flatteurs, pareils à ceux qui l'ont égarée; et pour comble d'ignominie, en les méprisant, elle se sent digne de leur mépris. Aigrie par toutes ces humiliations, elle trouve encore un nouveau supplice dans le mérite d'un autre. Il la tourmenteroit même dans ses propres

en-

enfans. Elle ne distingue que ceux qu'elle instruit le plus servilement à caresser sa folie, condamnée au crime de les corrompre pour les aimer.

DELPHINE.

Ah! je vous en conjure, détournez de moi ce tableau, il m'inspire trop d'horreur.

Mme. LAURENCE.

Hé bien, pour reposer tes regards sur de riantes images, peins-toi une jeune femme parée de cette modestie qui donne tant de graces, et de cette défiance, de ce moyen de plaire, qui leur prête un charme si intéressant. Tous, jusques aux flatteurs, la respectent; tous aiment à lui sourire, jusqu'aux envieux. Avec le talent de se distinguer en faisant valoir ses rivales, elle acquiert l'empire le plus sûr et le plus doux. On croit la voir paroître tous les jours nouvelle, parceque la bienveillance qu'elle inspire, se plaît à rechercher ses moindres agrémens. Aidée des conseils délicats de ses amis, elle s'en fait de nouveau chérir comme leur ouvrage. Les hommages qu'on

Tomc IV.

F

lui

lui adresse de tous côtés rehaussent le prix de sa possession aux yeux de son époux, empressé de se rendre plus digne de sa tendresse par la constance et l'ardeur de ses soins. Ses enfans, nourris deses vertus, n'iront point chercher d'autre modèle. L'épreuve de ses succès personnels la rendra plus propre à diriger leur éducation. Elle saura les mettre en état de goûter le bonheur dont elle jouit. Plus contente chaque jour d'elle-même et de tout ce qui l'entoure, elle coulera la vie la plus heureuse dans ses beaux jours, et se ménagera pour un âge plus avancé, l'estime et la reconnoissance d'une société fidelle, dont elle aura fait si long-tems les délices.

DELPHINE.

O ma chère maman, faites de moi cette femme heureuse! Oui, je saurai me défier de la flatterie la plus adroite; et si mon amour-propre venoit jamais à s'aveugler, j'irai lui chercher des lumières dans votre prudence et dans votre amour.

 RE-

REPOSE *) *badine à une lettre Italienne de ma petite amie CAROLINE.*

La vostra lettera, mia carra Carolinetta, arriveta dalla gioiosa Francia nella pensosa Inghilterra, m'na procurata una grandissima gioia colla ricordanza della vostra amicizia.

E anchè, perchè, scrivete come Cicerone, che scrisse delle ingegnose lettere, benchè comparate alle vostre, sarebbe possibile ch'arrossisse l'oratore celebre delle differenze.

Tutti gli scritti di giovani spiriti, pieni di sentimenti puri, di gentilli penfieri, hanno nei tempi tuti recati gratissimi piaceri.

F 3

Ho

*) Dans un entretien que j'avois, l'année dernière, sur les langues, avec des Anglais fort instruits, je soutenois qu'il étoit possible d'écrire en italien, une page entière, dont chaque phrase ne seroit composée que de mots d'une même terminaison. Je répondis, au défi qu'on m'en donna, par cette plaisanterie, où j'ai de plus observé de suivre l'ordre des voyelles.

Ho provato grandissimo gusto, vedendo vostro progresso devuto allo bravissimo vostro maestro. Sono, sarò, vivendo, morendo, morto, umilissimo vostro servo, divotissimo vostro amico,

TURLUTUTU.

A. E. I. O. U.

LA CAVERNE DE CASTLE-TOWN.

Récit d'un voyageur.

Je m'étois éloigné de cent soixante et dix milles de Londres. J'avois franchi plusieurs montagnes, traversé plusieurs vallées, lorsqu'enfin je me vis près du terme de mon voyage, en mettant le pied dans cette partie de l'Angleterre, qu'on nomme le comté de Derby.

Les montagnes qui me restoient à gravir, devenoient plus roides et plus escarpées. Derrière elles, j'en découvrois de plus hautes

LA CAVERNE DE CASTLE-TOWN. 125

hautes encore, dont la croupe, dépouillée d'arbres, n'est couverte que de bruyères et de gazon, en sorte que d'un assez grand éloignement, j'avois déjà distingué les troupeaux qui païssoient sur leur pente.

Parvenu au sommet de l'une de ces montagnes, j'aperçus tout-à coup à mes pieds une vallée charmante, entrecoupée de ruisseaux, et de tous côtés enfermée par de hautes collines. C'est au fond de cette vallée qu'est situé Castle-Town, petite ville, dont les habitations paroissent annoncer la misère.

Un chemin étroit, qui serpente sur le penchant de la montagne, me conduisit au fond de la vallée, jusques dans une rue de Castle-Town. Je m'arrêtai un moment dans une auberge pour m'y rafraîchir, et je pris le chemin de la caverne, guidé vers son entrée par un petit ruisseau qui va la border en passant, après avoir traversé la ville.

Je suspendois de tems-en-tems mes pas, pour me livrer aux sentimens qu'excitoit en moi la singularité du spectacle dont j'étois frappé. Entre deux bosquets de la plus belle verdure, je voyois monter jusqu'aux
nues,

nues, un rocher énorme, portant sur sa pointe les tours en ruine d'un antique château. A ses pieds s'ouvroit une vaste caverne, qui ne présentoit qu'un gouffre de ténèbres, en y jettant la vue, d'un endroit éclairé par le soleil brillant du midi.

Je vis bientôt paroître dans cette ouverture un homme qui me demanda si je voulois y descendre. Je le suivis. Le chemin s'inclinoit par une pente peu rapide; et le jour qui venoit de l'entrée, se perdoit par degrés, dans une clarté sombre, semblable à celle du crépuscule d'une soirée d'automne.

Lorsque nous nous fîmes avancés de quelques pas, je fus bien surpris de voir à ma droite, sous la voûte immense du rocher, un village souterrain. C'étoit un jour de fête. Les habitans joyeux se délassoient de leurs travaux de la veille, assis avec leurs enfans, devant la porte de leurs chaumières. Je devinai leurs occupations à la vue des grandes roues dispersées de tous côtés. C'est à fabriquer des cordages que ce peuple ténébreux gagne sa misérable subsistance.

A

A mesure que nous allions plus avant, l'ouverture qui laissoit parvenir jusqu'à nous la lumière affoiblie du jour, sembloit de plus en plus se rétrécir. Elle ne parut bientôt que sous la forme d'une large crevasse; et les rayons qui la traversoient, teignoient de sombres couleurs, la fumée que je voyois encore au loin derrière moi s'élever des cabanes du village.

L'obscurité gaignoit rapidement à chaque pas. Enfin, les ténèbres et la voûte du rochers'abaissèrent presqu'entièrement autour de nous.

Mon guide, qui me dévançoit, ouvrit alors une petite porte. D'une cabane creusée dans le roc, il sortit une vieille femme avec des flambeaux qu'elle nous présenta. Chacun prit le sien; et nous continuâmes notre marche, forcés de nous tenir profondément courbés, pendant un assez long espace de chemin. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'au bout de ce passage resserré, je vis tout-à-coup la caverne s'élargir autour de moi, et la voûte s'élever à une hauteur, où la lueur de nos flambeaux ne pouvoit atteindre. Je traversois, en silence,

ce, cette vaste étendue, comme un voyageur égaré sous un ciel ténébreux. J'arrivai sur le bord d'une pièce d'eau assez large, dont les ondes taciturnes, éclairées de nos pâles flambeaux, rendoient une réverbération plus affreuse que les ténèbres. Une petite nacelle étoit attachée au rivage. Mon guide m'y fit descendre; et s'étant plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture, il fit passer sur son épaule la corde qui retenoit la nacelle, et se mit à la traîner après lui.

Le calme de l'empire des morts régnoit autour de nous. A mesure que j'avançois, je voyois devant moi s'abaisser peu-à-peu le rocher, comme un nuage obscur qui descendroit lentement sur la terre. Le guide me cria de m'étendre sur le dos. J'étois, depuis un moment, dans cette posture, lorsque je me trouvai sous une partie de la voûte, si basse, que tout couché que j'étois au fond de la nacelle, à peine pouvois-je tenir le flambeau debout à mon côté. Enseveli sous cette espèce de tombe, j'avoue que les idées de l'Achéron et du fatal rocher, commençoient à me paroître moins fabuleuses. Il me sembloit, comme dans

un

un songe, que j'allois aborder le sombre séjour du Tartare, condamné, par un destin nouveau, à porter moi-même matrice funéraire. Heureusement ces tristes illusions ne furent pas de longue durée. Le détroit fut bientôt franchi, et j'allai débarquer bien vivant sur le rivage opposé.

La voûte suspendue sur nos têtes, nous offrit encore dans notre marche, les mêmes irrégularités, tantôt s'élevant à une hauteur prodigieuse, et tantôt s'abaissant tout-à-coup, comme pour nous fermer le chemin. J'apercevois tout autour de moi une quantité de plantes et de petits animaux pétrifiés, mais la crainte d'user nos flambeaux, me fit perdre l'envie que j'aurois eue, dans toute autre circonstance, de m'arrêter quelque tems à les considérer.

Une seconde pièce d'eau qui vint à se présenter devant nous, me fit croire que nous étions parvenus au terme de notre voyage, parce que je ne voyois point de bateau pour la traverser. Elle étoit moins large que la première. On pouvoit aisément distinguer l'autre bord. Mon guide

me

me prit sur ses épaules et m'y porta sans accident.

Un peu plus loin nous trouvâmes un petit ruisseau dont le courant se dirigeoit le long du chemin qu'il nous falloit suivre. Ce chemin étoit humide, glissant, et devenoit quelquefois si étroit, que nous pouvions à peine avancer nos pieds l'un devant l'autre. Malgré de pareils désagrémens, je suivis avec plaisir le cours de l'eau souterraine. Tous les objets que je pouvois découvrir dans cet empire des ténèbres, me paroissoient avoir quelque chose de merveilleux. Mon esprit s'égaroit dans un cahos de rêveries agréables, lorsqu'un murmure harmonieux vint retentir de loin à mon oreille.

Je fis arrêter mon guide pour lui demander d'où venoient ces sons, que mon imagination préoccupée me faisoit trouver si flatteurs. Il me répondit que j'allois bientôt m'en éclaircir par moi-même. A chaque pas, ce que ce murmure avoit de confus et de vague dans le lointain, sembloit peu-à-peu se démêler. Je distinguai bientôt un bruissement sourd, pareil à celui que produisent

duisent des gouttes de pluie. Ce n'étoit effectivement qu'une foible cascade, dont les eaux divisées dans leur chute,omboient en épaisse rosée, et dont le bruit prolongé d'échos en échos, sous la voûte silencieuse, formoit par le mélange et la dégradation de ces retentissemens, une suite de sons pleins d'harmonie. Je voyois déjà ces gouttes étinceler en diamans à la lueur des flambeaux, mais je n'osai m'en approcher de trop près, dans la crainte de voir éteindre nos lumières, et d'être réduits à chercher peut-être inutilement nos traces au sein d'une profonde obscurité.

De distance en distance, je remarquois dans les parois du rocher, de larges ouvertures, qui conduisoient, sans doute, à de nouvelles cavernes. J'y avançois un moment la tête, avec le regret de ne pouvoir les parcourir. Mon guide, pour me ménager une surprise agréable, me dit de fermer les yeux et de m'abandonner à sa conduite. Je lui donnai on flambeau, et je le suivis aveuglément en le tenant par son habit. Il m'arrêta tout-à-coup. Mes paupières s'ouvrirent. Je me trouyai comme
dans

dans un temple auguste, dont la nef irrégulièrement suspendue sur d'énormes colonnes, avoit la beauté fière des grands ouvrages de la nature. Je ne pus m'empêcher de tomber à genoux pour adorer la majesté de l'Eternel, dans ce temple souterrain qu'il sembloit s'être élevé lui-même.

Je sortis avec regret de mon extase, pour continuer notre route, qui ne devoit pas être longue. Le fidèle ruisseau nous conduisit à l'extrémité de la caverne, où le rocher s'abaisse pour la dernière fois. La voûte se confond avec les eaux, et ferme si étroitement le passage, que le voyageur le plus intrépide ne peut franchir les bornes qu'elle prescrit en cet endroit à sa curiosité.

Nous revenions déjà sur nos pas, et j'imaginai que c'étoit pour suivre au retour le même chemin que nous avions parcouru; mais je vis bientôt mon guide se détourner à sa gauche, par une des ouvertures latérales du rocher. Il me prévint que j'éprouverois une grande fatigue dans cette nouvelle marche, et qu'il falloit me résoudre à ramper, pendant une certaine étendue, sous un rocher qui venoit presque s'unir

au sol. Comme il me trouva ferme dans le projet de le suivre, il m'avertit de prendre bien garde à mon flambeau.

Il nous fallut marcher assez long-tems des pieds et des mains sur un sable humide, et quelquefois le passage étoit si rétréci que nous pouvions à peine y faire glisser notre corps. En me relevant de cette pénible attitude, je vis subitement une colline escarpée, dont la cime sembloit se perdre comme un nuage, entre les bords obscurs des rochers qui la surmontent. Sa pente étoit si glissante par son humidité, que je retombois sans cesse à chaque pas que je faisois pour y gravir. Mon guide, plus adroit à cet exercice, me prit par la main, et me fit réussir à grimper sur les ombrages. Je frémissois à l'aspect des grandes profondeurs qui m'entouroient de tous les côtés. Il me dit de m'asseoir, et me pria de l'attendre. Il partit bientôt, me laissant dans cette solitude. Je le voyois descendre rapidement la colline. Bientôt mes yeux le perdirent. Tout-à-coup je vis reparoître, non lui, mais mon flambeau, qui brilloit comme une étincelle dans un abyme ténébreux.

Après

Après m'avoir laissé jouir un moment de ce coup-d'oeil, mon guide revint. Je descendis avec lui dans cette même profondeur, où il venoit de se perdre à mes regards. Il remonta la colline, et par une ouverture du rocher, il fit reluire son flambeau, tandis que j'éloignois le mien. Ce fut pour moi comme si dans la nuit la plus obscure, je voyois une seule étoile étinceler à travers l'écartement de deux sombres nuages.

Cette partie n'offrant plus de nouveaux objets à ma curiosité, nous reprîmes notre voie rampante, pour revenir vers le petit ruisseau, et remonter sur nos premières traces le long de ses bords. Je revis avec le même saisissement le temple sauvage; j'entendis avec la même volupté le murmure harmonieux de la cascade; mais je repassai avec moins de terreur sous la voûte que j'avois prise pour mon tombeau. Je me regardois comme Thésée revenant victorieux de son expédition dans les enfers; et quelle fut ma joie, lorsqu'en rendant à l'antique Sibylle les restes de ses flambeaux, qu'elle éteignit, je découvris enfin la foible clarté

clarté du jour! Comme je le bénis, après une si longue obscurité!

Je m'avançois joyeux dans un mélange imposant d'ombre et de lumière. Je voyois à chaque pas le voile des ténèbres s'éclaircir. L'ouverture de la caverne, en s'agrandissant, me représentoit l'aurore ouvrant les portes brillantes du matin. J'arrivai sur l'horizon, comme dans un nouveau monde, où le soleil m'attendoit aux bords de l'occident entouré de nuages de pourpre, et d'or, pour contraster, par un spectacle pompeux, les sombres tableaux qui se retraçoient encore dans ma mémoire.

LES JEUNES ÉPOUX.

I D Y L L E.

Heureux, qui, loin du monde impétueux et bruyant,

Domptant des passions la discorde importune,
A suivre en paix les goûts de son coeur innocent.

Borne sa modeste fortune!

Le calme du matin rafraîchit son réveil;

Le

Le jour coule pour lui d'une pente insensible,
 Au retour d'un travail paisible,
 La nuit vient l'enivrer des pavots du sommeil.
 Il boit par tous ses sens une volapté pure;
 Rien n'offre un vain spectacle à ses yeux enchantés;
 Du cercle des saisons les diverses beautés
 Dans un nouvel éclat lui peignent la Nature.

Mais quel attrait plus doux se mêle à son bonheur,
 Lorsqu'il en fait jouir une femme chérie,
 Quand il voit à l'envi la tendresse et l'honneur
 Embellir le cours de sa vie!
 O Daphné, ma Daphné, depuis cet heureux jour
 Où l'hymen, par ses noeuds, joignit nos destinées,
 Le tems, moissonneur des années,
 Ne fait, de ses larcins, qu'enrichir notre amour.
 Nos coeurs, toujours unis du concert le plus tendre,
 Sont pareils à deux voix, qui, du sein des vallons,
 S'élèvent dans les airs, en accordant leurs sons;
 Le passant arrêté s'oublie à les entendre.

Jamais mon oeil timide a-t-il peint un désir,
 Qu'après un doux combat n'ait comblé ta tendresse?
 Mon coeur a-t-il jamais goûté quelque plaisir
 Dont le tien n'augmentât l'ivresse?
 Quel chagrin, dans tes bras, peut long-tems m'a-
 giter?
 Du jour que ta présence embellit cet asyle,

Tous

Tous les plaisirs d'un vol docile,
Planent autour de nous. pour ne plus nous quitter.
Sur nos devoirs sacrés l'amour et l'innocence
Versent à chaque instant mille charmes nouveaux.
Une commune ardeur anime nos travaux;
Et les faveurs des Dieux en sont la récompense.

Apprends-moi donc pourquoi, depuis quelques
saisons,
De plus brillantes fleurs le printems se couronne,
Que je cueille en été de plus jaunes moissons,
Des fruits plus vermeils dans l'automne?
Et quand de noirs frimats l'hiver couvre nos champs,
Assis à ton côté, près d'un feu qui pétille,
Sur notre naissante famille
Quel plaisir de tourner nos entretiens touchans!
Un voile nébuleux nous dérobe l'aurore;
Plus d'oiseaux, ni de fleurs: mais je suis près de
toi:
Je le sens bien alors, ton coeur est tout pour moi:
Quels biens me sont ravis, quand tu m'aimes encore!

Et vous, et vous aussi, chers et tendres enfans,
Vous, dont les traits naîss me peignent son image,
De quel sort fortuné vos aimables penchans
Nous offrent déjà le présage!
Les premiers sons qu'un jour Daphné sur ses genoux
Vous fit balbutier d'une voix foible et tendre,
Il me semble encor les entendre!

Ce fut pour m'appeler d'un nom, d'un nom si
doux!

Croissez, enfans chéris, hâtez votre jeunesse.
Par vos jeux innocens vous charmez nos beaux
jours,

Gardez-nous le tableau de vos chastes amours,
Pour ranimer nos feux dans la froide vieillesse.

Lorsqu'au déclin du jour, à mon retour des
champs,

Rassemblés pour m'attendre au seuil de la chau-
mière,

Vous m'appelez de loin, et par vos cris touchans
Vous m'annoncez à votre mère;

Lorsque d'un bond joyeux, suspendus à mes bras,
Chacun vous disputant ma première caresse,
Avec une vive allégresse,

Au devant de Daphné, vous entraînez mes pas,
Oh! que dans vos transports nos coeurs goûtent de
charmes!

Des pleurs, ô ma Daphné! viennent mouiller nos
yeux:

Mais tendrement pressés d'un baiser amoureux,
Quel plaisir nous sentons à confondre ces larmes!

Ainsi chantoit Iphis, aux premiers feux du
jour.

Daphné, pour le surprendre, avoit suivi sa trace,
Sur chacun de ses bras balançant avec grace
Un enfant sous les traits dont on nous peint l'A-
mour:

Il l'aperçoit; vers lui, joyeuse, elle s'empresse:
 Tu viens de m'éveiller au doux bruit de tes chants,
 Moi, je viens avec tes enfans
 T'offrir tous les objets qu'a chantés ta tendresse.
 Tous les trois, à ces mots, les pressant sur son coeur,
 Il veut parler, sa voix sur ses lèvres expire;
 Restez, heureux époux, dans ce trouble enchanteur,
 La vertu, de l'amour ennoblit le délire:
 L'amour, sans la vertu, perdrait tout son bonheur.

LE CEP DE VIGNE.

M. Surgy étoit allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien, son fils, dans l'un des premiers jours du printems. Déjà fleurissoient la violette et la prime-vère; et plusieurs arbres étoient déjà parés d'une verdure naissante, et de fleurs blanches et incarnat. Ils allèrent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevait un cep de vigne rude et tortu, qui étendoit tristement et sans ordre ses bras dépouillés. Mon papa, s'écria Julien, voyez
 ce

ce vilain arbre qui me fait les cornes. Pourquoi ne pas l'arracher, et en chauffer le four de Mathurin? Et aussitôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre, mais ses racines l'y tenoient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. Surgy, je veux qu'il reste sur pied; quand il en sera tems, je te dirai mes raisons.

JULIEN.

Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers et des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut qu'on le garde? Il gâte et il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aie à dire à Mathurin de venir l'arracher?

M. SURGY.

Non, te dis-je, mon fils, je veux qu'il reste sur pied au moins quelque tems encore.

Julien persistoit à le condamner: son père tâcha de détourner son attention sur d'autres objets; et le malheureux cep de vigne fut oublié.

Les

Les affaires de M. Surgy l'appeloient dans une ville éloignée: il partit le lendemain, et ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne: il y mena encore son fils. Le soleil étoit fort chaud, ils allèrent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah, mon papa, dit Julien, quelle belle verdure! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisoit tant de peine à voir ce printemps, et d'avoir mis à la place ce charmant arbrisseau pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissans! Voyez ces belles grappes; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils ont tous perdu leur fruit; mais lui, voyez comme il en est couvert; voyez ces grandes feuilles vertes, sous lesquelles se cache le raisin. Je voudrois bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paroît beau. M. Surgy lui en donna une grappe à goûter. C'étoit du muscat. Ses transports recommencèrent; et combien ils furent plus vifs, lorsque son
père

père lui apprit que c'étoit de ces graines qu'on exprimoit la liqueur délicate dont il goûtoit quelquefois au dessert.

Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit M. Surgy; je te surprendrois bien davantage, si je te disois que c'est-là cet arbre rude et tortu, qui te faisoit les cornes au printems. Je vais, si tu veux, appeler Mathurin, et lui dire de l'arracher pour chauffer son four.

JULIEN.

Oh, gardez-vous en bien, mon papa; qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci; j'aime tant le muscat.

M. SURGY.

Tu vois donc, Julien, que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé, arrive souvent dans la vie. On voit un enfant bien mal vêtu, et d'un extérieur peu agréable; on le méprise, on s'enorgueillit en se comparant à lui; on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultans. Garde-toi, mon fils, de ces jugemens précipités. Dans ce
corps

corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une ame élevée, qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumières. C'est une tige grossière, mais qui porte les plus beaux fruits..

P H I L I P P I N E

E T

M A X I M I N.

Madame Cerni, jeune veuve, avoit deux enfans nommés Philippine et Maximin, l'un et l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entr'eux avec bien de l'inégalité Philippine, tout enfant qu'elle étoit, sentoit la prédilection de sa maman pour son frère; elle en étoit affligée; mais elle cachoit dans le fond de son coeur, le chagrin que lui causoit cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur repoussante, ne répondoit point à la beauté de son ame: son frère étoit beau comme on nous peint l'Amour. Toutes les douceurs
et

et toutes les caresses de madame Cerni étoient pour lui seul; et les domestiques, pour faire leur cour à leur maîtresse, ne s'occupoient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Philippine, au contraire, rebutée par sa maman, n'en étoit que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeoit jusqu'à ses besoins. Elle versoit des torrens de larmes, lorsqu'elle se voyoit seule et abandonnée; mais jamais elle ne laissoit échapper devant les autres la plainte la plus légère, ou le moindre signe de mécontentement. C'étoit en vain que, par une application constante à ses devoirs, par sa douceur et par ses prévenances, elle cherchoit à compenser, auprès de sa mère, ce qui lui manquoit en beauté; les qualités de son ame échappoient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Madame Cerni, peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnoit Philippine, sur-tout depuis la mort de son père, sembloit ne la regarder qu'avec

qu'avec une espèce de répugnance. Elle la grondoit sans cesse, et exigeoit d'elle des perfections qu'on n'auroit pas même osé prétendre d'une raison plus avancée.

Cette mère injuste tomba malade. Maximin se montra bien sensible à ses souffrances: mais Philippine qui, dans les regards éteints et les traits abattus de sa maman, croyoit voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée, surpassa de beaucoup son frère pour les soins et pour la vigilance. Attentive aux moindres besoins de sa mère, elle mettoit toute sa pénétration à les découvrir, pour lui épargner même la peine de les faire connoître. Aussi long-tems que sa maladie eut quelque apparence de danger, elle ne quitta point son chevet. Les prières, les ordres même ne purent l'engager à prendre un moment de repos. Enfin, madame Cerni se rétablit. Son heureuse convalescence dissipa les alarmes de Philippine; mais ses chagrins recommencèrent, lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

Un jour que madame Cerni s'entretenoit avec ses deux enfans des maux qu'elle avoit soufferts dans sa maladie, et les remercioit des soins tendres et empressés qu'elle avoit reçus de leur amour: mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous pouvez l'un et l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir. Je m'engage à vous l'accorder, si vos désirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que désires-tu, Maximin? demanda-t-elle à son fils. Une montre et une épée, maman, répond-il. — Tu les auras demain à ton lever. Et toi, Philippine? Moi, maman? moi? répondit-elle toute tremblante; je n'ai rien à désirer si vous m'aimez. — Ce n'est pas me répondre. Je veux aussi vous récompenser, mademoiselle. Que désirez-vous? Parlez. Quoique Philippine fût accoutumée à ce ton sévère, elle en fut encore plus abattue dans cette circonstance, qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle se jeta aux pieds de sa mère, la regarda avec des yeux tout mouillés de larmes, et cachant tout-à-coup son visage dans
ses

ses mains elle balbutia ces mots: Donnez-moi seulement deux baisers, de ceux que vous donnez à mon frère.

Madame Cerni, attendrie jusqu'au fond de son coeur, y sentit naître pour sa fille des sentimens qu'elle avoit jusqu'alors étouffés. Elle la prit dans ses bras, la serra avec transport contre son sein, et l'accabla de baisers. Philippine qui recevoit, pour la première fois, les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie et de son amour. Elle baisoit ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Maximin, qui ne pouvoit s'empêcher d'aimer sa soeur, confondit ses embrassemens avec les siens. Ils goûtèrent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée de ce moment. Madame Cerni rendit, avec excès, à Philippine tout ce qu'elle lui avoit dérobé de son affection. Philippine y répondit par une nouvelle tendresse. Maximin n'en fut point jaloux; il sut même se faire une jouissance de la félicité de sa soeur. Il reçut bientôt le prix d'un sentiment

timent si généreux. La bonté de son naturel avoit été un peu altérée par la foiblesse et l'aveuglement de sa mère. Il lui échappa, dans sa jeunesse, bien des étourderies qui lui auroient aliéné son coeur. Mais Philippine trouvoit le moyen de l'excuser auprès d'elle. Les sages conseils qu'elle lui donnoit, achevèrent de le ramener; et ils éprouvèrent tous les trois qu'il n'y a pas de bonheur dans une famille, sans la plus intime union entre les frères et soeurs, la plus vive et la plus égale tendresse entre les parens et les enfans.

Il y a une autre chose qui est nécessaire à la perfection de la vie humaine, c'est la connaissance de soi-même. On ne peut se connaître que par la réflexion. La réflexion est le miroir de l'âme. Elle nous fait voir nos défauts et nos vertus. Elle nous apprend à nous connaître et à nous aimer. Elle est le commencement de la sagesse et de la vertu.

L'AGNEAU.

La petite Fanchonette, fille d'un pauvre paysan, étoit assise un matin au bord d'une grande route, tenant sur ses genoux une écuelle de lait, dans laquelle elle trempoit, pour son déjeuner, des mouillettes coupées dans un gros morceau de pain noir.

Dans le même tems, il passoit sur le chemin un voiturier, qui portoit dans sa charrette une vingtaine d'agneaux vivans, qu'il alloit vendre au marché. Ces pauvres animaux, entassés les uns sur les autres, les pieds garottés et la tête pendante, remplissoient l'air de bêlemens plaintifs, qui perçoient le coeur de Fanchonette, mais auxquels le voiturier ne prêtoit qu'une oreille impitoyable. Lorsqu'il fut arrivé devant la
petite

petite paysanne, il jetta à ses pieds un agneau qu'il portoit en travers sur son épaule. Tiens, mon enfant, dit-il, voilà une maudite bête qui vient de mourir, et de m'appauvrir d'un écu. Prends-la, si tu veux, pour en faire une fricassée.

Fanchonette interrompit son déjeuner, posa son écuelle et son pain à terre, ramassa l'agneau, et se mit à le regarder d'un air de pitié. Mais, dit-elle aussitôt, pourquoi te plaindrois-je? Aujourd'hui, ou demain, on t'auroit passé un grand couteau dans le cou; au lieu que tu n'as plus à craindre de souffrir. Tandis qu'elle parloit ainsi, l'agneau, réchauffé par la chaleur de ses bras, ouvrit un peu les yeux, fit un léger mouvement, et poussa un bée languissant, comme s'il crioit après sa mère.

Il seroit difficile d'exprimer la joie que ressentit la petite fille. Elle enveloppe l'agneau dans son tablier, relève encore pardessus son cotillon de futaine, baisse son sein sur ses genoux pour le réchauffer davantage, et lui souffle,
de

toute son haleine, dans les narines et sur le museau. Elle sentit la pauvre bête s'agiter peu-à-peu; et son propre coeur tressailloit à chacun de ses mouvemens. Encouragée par ce premier succès, elle broie quelques miettes entre ses mains, les jette dans l'écuelle: puis les ramassant du bout des doigts, parvient, avec assez de peine, à les lui faire glisser entre les dents, qu'il tenoit étroitement serrées. L'Agneau, qui ne mouroit que de besoin, se sentit un peu fortifié par cette nourriture. Il commença à étendre ses jambes, à secouer sa tête, à frétiller de sa queue, et à redresser ses oreilles. Bientôt il eut la force de se tenir sur ses pieds. Puis il alla de lui-même boire dans l'écuelle, le déjeuner de Fanchonette, qui le voyoit faire en souriant. Enfin, un quart-d'heure ne s'étoit pas encore écoulé, qu'il avoit déjà fait mille cabrioles. Fanchonette, transportée de joie, le prit entre ses bras, courut à sa cabane, et le présenta à sa mère. Bébé, c'est ainsi qu'elle l'appeloit, devint, dès ce moment,

moment, l'objet de tous ses soins. Elle partageoit avec lui le peu de pain qu'on lui donnoit pour ses repas; elle ne l'auroit pas troqué, lui tout seul, contre le plus grand troupeau du village. Bébé fut si reconnoissant de son amitié, qu'il ne la quittoit jamais d'un seul pas. Il venoit manger dans sa main; il bondissoit autour d'elle; et lorsqu'elle étoit quelquefois obligée de sortir sans lui, il poussoit les bêlemens les plus plaintifs. Dieu qui vouloit payer Fanchonette de sa bonté, ne s'en tint pas à cette récompense. Bébé produisit de petits agneaux, qui en produisirent d'autres à leur tour; en sorte que peu d'années après, Fanchonette eut un joli troupeau, qui nourrit de son lait toute la famille, et lui fournit de sa laine les meilleurs vêtemens.

Fin du quatrième Tome.

On trouve chez le même libraire:

Oeuvres complètes de M. Berquin, par ordre de
matières. 16 vol. in 12. br. 5 thlr. 8 gr.

On vend séparément

- 1) L'ami des enfans. 2 vol. br. 16 gr.
- 2) L'ami des adolescents. 2 vol. br. 16 gr.
- 3) Théâtre de l'enfance. 3 vol. br. 1 thlr.
- 4) Idylles et Romances. br. 8 gr.
- 5) Introduction familière à la connoissance de
la nature. 2 vol. br. 16 gr.
- 6) Le petit Grandisson. 2 vol. br. 16 gr.
- 7) Sandfort et Merton. 4 vol. br. 1 thlr. 8 gr.

L'art épistolaire, ou dialogues sur la manière de
bien écrire les lettres, ouvrage divisé en deux
parties, les Preceptes et les Modèles, pour ser-
vir à l'instruction de la jeunesse; p. L. F. Jauf-
fret. 3 vol. in 12. br. 1 thlr. 12 gr.

Le petit Labryère, ou caractères et moeurs des en-
fans de ce siècle. Ouvrage fait pour l'adoles-
cence, suivi d'une seconde partie contenant un
recueil de pensées diverses, offert à la jeun-
esse; par Madame de Genlis. Nouvelle édit.
augmentée de plusieurs chapitres entièrement
nouveaux. in 12. br. 18 gr.

De la fin de la révolution française et de la stabilité
possible du gouvernement actuel de la France.
in. 8. br. 10 gr.

- Oeuvres de Montesquieu. 12. vol in 18. fig. br.
4 thlr. 12 gr.
- La pitié, poëme par I. Delille. in 12. br. 12 gr.
- Lezioni e dialoghi familiari ad uso de, principianti
della lingua italiana. in 8. 6 gr.
- English original Copies of the best selected speci-
mens of writing for forming the Hand for Bu-
siness. gr. in 4. br. 1 thlr. 16 gr.
- ABC-Buch, neues, nebst einigen Vorbereitungen auf
die christliche Religion. Mit 8 illum. Kupfer-
tafeln. 8. 4 gr.
- Abhandlungen, merkwürdige, holländischer Aerzte,
theils ganz, theils auszugsweise aus dem Hol-
ländischen übersetzt und mit einigen Anmerkun-
gen herausgegeben von Dr. Daniel Collenbusch.
in Bs 1s St. gr. 8. 1794. 12 gr.
- in Bs 2s St. 797- 16 gr.
- Alfred der Große im Stande der Erniedrigung. 2
Theile. 8. 794. 1 thlr.
- Bancroft's, Eduard, englisches Färbbuch; oder
Versuche und Bemerkungen über die Farben
natürlicher Körper, und deren Anwendung zum
Färben, Cattundrucken, Malen etc. Mit An-
merkungen und Zusätzen übersetzt von D. Jä-
ger. 1r Theil. gr. 8. 797. 20 gr.
- Behr, Chr. Andr., Examen questionis: quae ju-
ventutis educandae atque instituendae ratio
exerente hoc seculo apud nos usitata, sit prae-

- stantissima? denuo ventilatae. 8. maj. 797.
14 gr.
- Blicke auf die Natur und den Menschen, zur Belehrung und Beruhigung des Menschen. gr. 8. 795. 18 gr.
- Decisiones, die Churfürstl. Sächsl., vom Jahr 1746, nebst umständlichen zu Erkennung deren wahren Sinnes und Einflusses in rechtliche Entscheidungen nöthigen Erläuterungen von Dr. Heintr. Gottfr. Bauer. 2 Theile. gr. 8. 794. und 97. 2 thlr.
- Doles, Joh. Fr., singbare und leichte Choralvorspiele für Lehrer und Organisten auf dem Lande und in den Städten, 5 Hefte. Fol. 1 thlr. 16 gr.
- Entwurf der Litteratur des Criminalrechts. gr. 8. 794. 12 gr.
- Ewald, ein Gemälde nach dem Tagebuche eines Unglücklichen. Mit einem Titelkupfer. 8. 794. 16 gr.
- Feindeslob oder Züge der Vernunft, Menschlichkeit, Vaterlandsliebe und Großmuth an dem französischen Volke seit der Revolution 1799, bemerkt von einem ehrlichen Manne ohne Brille, 1stes Bändchen. 8. 794. 8 gr.
- Gefsners, L. A. W., Morgengespräche zweier Freunde über die Rechte der Vernunft in Rücksicht auf Offenbarung. gr. 8. 1795. 20 gr.
- Theorie der guten Gesellschaft. 8 mit einem Titelkupf. 1798. 18 gr.
- Ueber den Ursprung des sündlichen Bösen im Menschen. gr. 8. 1801. 12 gr.
- Die neue Stoa, oder: über den Gleichmuth.

109864

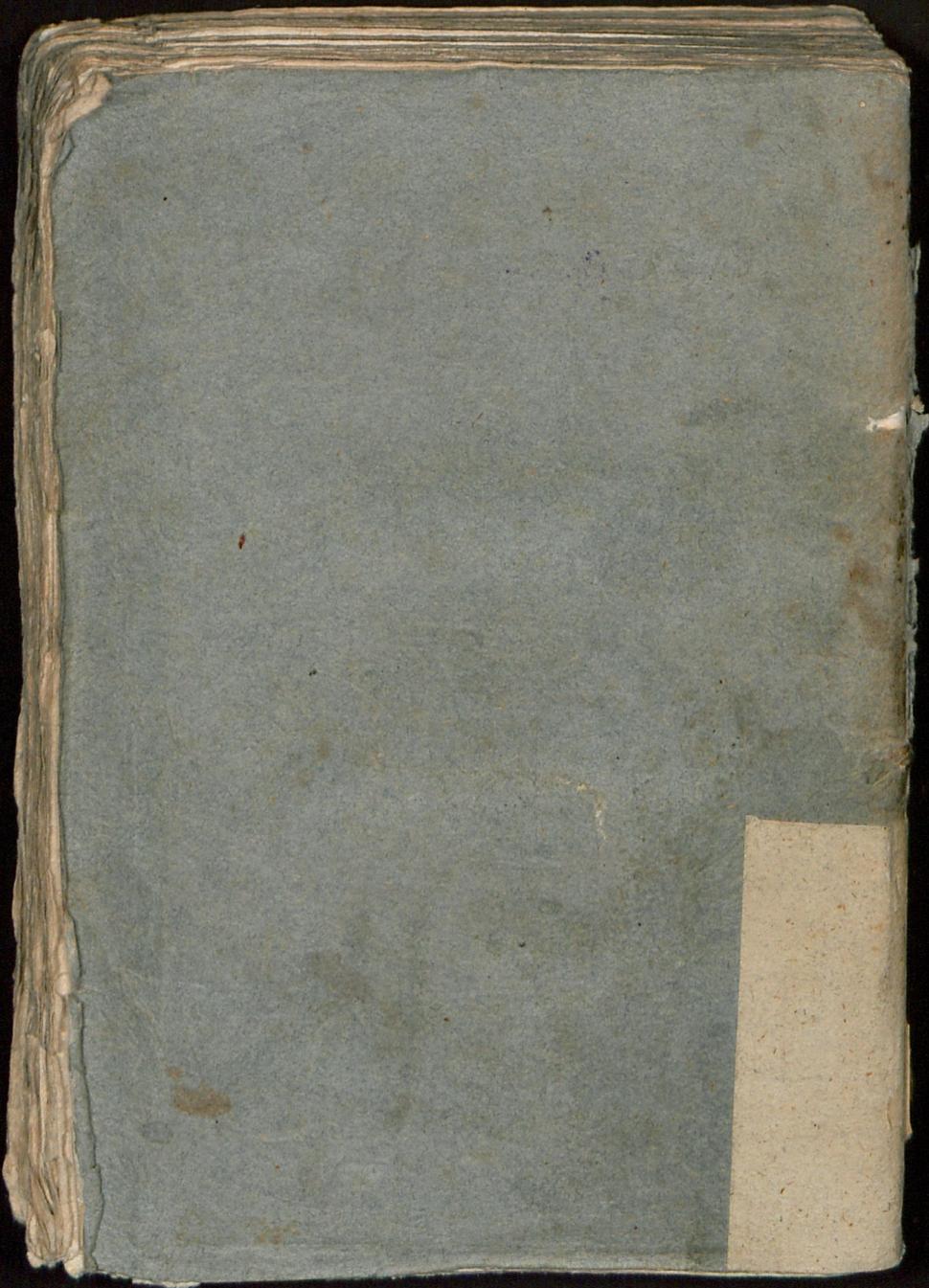
- Ein Versuch zur Gründung der Herrschaft über uns selbst. Erster Theil. gr. 8. 1803. 2 thlr.
- Hedmar der edle Fürstensohn, vom Verfasser des Fritz Rheinfeld des Sönderlings, in 8. mit einem Titelpuffer. 1799. 1 thlr. 8 gr.
- Kasteleyn, P. L., der Lohgerber, Lederzurichter, Weiß- und Sämschgerber; oder Abhandlung über die Bearbeitung der Thierhäute zu allen Sorten von Leder. Aus einer holländischen Handschrift und den besten Werken der Ausländer zusammengetragen. Aus dem Holländ. übersetzt. Mit 7 Kpfrn. gr. 8. 797. 16 gr.
- Kleins, I. I. neues vollständiges Choralbuch, zum Gebrauche bei dem öffentlichen Gottesdienste, nebst einem kurzen Vorbericht von der Choralmusik. qu. 4. 785. 2 thlr.
- Kohlschütter's, Dr. K. Chr., Propädevik, Encyklopädie und Methodologie der positiven Rechtswissenschaft. 8. 1797. 4 gr.
- Vorlesungen über den Begriff der Rechtswissenschaft. 8. 12 gr.
- Lagrange (Bouillon) Handbuch eines Cursus der Chemie, oder zusammengeordnete Versuche und Demonstrationen, die zu einem vollständigen Cursus dieser Wissenschaft gehören. Uebersetzt und mit einigen Anmerkungen begleitet von D. Jäger. 2 Thle. mit 15 Kpf. gr. 8. 1803. 3 thlr. 16 gr.

R



X 2667269







L' A M I
DES
ADOLESCENS

PAR
MR. BERQUIN.

TOME SECOND.

A LEIPSIC
CHEZ GEORGE AUGUSTE GRIESHAMMER.
1799.